

Travail réalisé pour la **CIIVISE** par **Henriette ZOGHEBI**

avec la collaboration de **Florence SCHREIBER**

**La Littérature
pour penser les
violences sexuelles
faites aux *enfants***

La Littérature
pour penser les
violences sexuelles
faites aux enfants*

* enfant, au sens de la Convention internationale des droits de l'enfant, c'est-à-dire les droits des moins de 18 ans

*Parce que ce n'est pas fini.
Ni pour moi, ni pour vous, ni pour personne.
Et tant qu'un enfant sur terre vivra cela,
ce ne sera jamais fini, pour aucun d'entre nous.*

Neige Sinno, *Triste tigre*, P.O.L., 2023

Avant-propos _____ p.9

1^{ère} partie *L'Héritage* _____ p.14

1. La mythologie gréco-latine et la banalisation du viol _____ p.15

2. Les contes et leurs différentes visions des rapports entre les femmes et les hommes _____ p.21

Charles Perrault, *Le Petit Chaperon rouge* _____ p.22

Madame de Villeneuve, *La Belle et la Bête* _____ p.25

Charles Perrault, *Peau d'Âne* _____ p.26

3. La Littérature classique _____ p.29

Molière, *L'École des femmes* _____ p.30

Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses* _____ p.31

Guy de Maupassant, *La Petite Roque* _____ p.33

Guy de Maupassant, *Une vie* _____ p.34

Guy de Maupassant, *Bel-ami* _____ p.37

Émile Zola, *Germinal* _____ p.37

2^{nde} partie *La rupture aux 20^{ème} et 21^{ème} siècles* _____ p.40

4. L'inceste : récits et œuvres de fiction pour combattre le déni _____ p.41

Inceste commis par un père, un beau-père, le grand-père

Christiane Rochefort, *La Porte du fond* _____ p.42

Christine Angot, *Le Voyage dans l'Est* _____ p.43

Sophie Chauveau, *La Fabrique des pervers* _____ p.44

Toni Morrison, *L'œil le plus bleu* _____ p.46

Delphine de Vigan, *Rien ne s'oppose à la nuit* _____ p.48

Vladimir Nabokov, *Lolita* _____ p.50

Neige Sinno, *Triste tigre* _____ p.52

Camille Kouchner, *La Familia Grande* _____ p.54

Claude Ponti, *Les Pieds-bleus* _____ p.56

À lire aussi : Gabriel Tallent, *My absolute Darling* ;
Eva Thomas, *Le Viol du silence* ; Laura Poggioli, *Trois sœurs* _____ p.49

Inceste frère-sœur

Thomas Mann, *Sang réservé* _____ p.57

Marguerite Yourcenar, *Anna, sœur...* _____ p.57

Marguerite Duras, *La Pluie d'été* _____ p.58

Marie Nimier, *Petite sœur* _____ p.58

Tiffany McDaniel, *Betty* p.60

Brigitte Lozerech, *L'intérimaire* p.61

À lire aussi : Sylvie Germain, *L'Enfant méduse* p.62

Le viol incestueux dans la famille élargie, les cousins

Mazarine Pingeot, *Et la peur continue* p.63

Khadija Delaval, *La Nièce du taxidermiste* p.63

5. Le viol : mettre des mots sur l'impensable p.65

Du rêve d'une histoire d'amour au viol

Annie Ernaux, *Mémoire de fille* p.65

Le mariage forcé et le viol conjugal, une réalité encore actuelle

Djaïli Amadou Amal, *Les Impatientes* p.67

Viol en réunion

J. M. G. Le Clézio, *Ariane*, in *La Ronde et autres faits divers* p.70

Signalons aussi : Virginie Despentes, *King Kong Théorie*

À lire aussi : Kate Reed Petty, *True Story* p.71

Viol dans l'enfance, mémoire traumatique

Marie Cardinal, *Les Mots pour le dire* p.73

Adélaïde Bon, *La Petite fille sur la banquise* p.74

Viol, emprise et domination

Lola Lafon, *Chavirer* p.76

Cynisme du milieu littéraire et instrumentalisation de la littérature

Vanessa Springora, *Le Consentement* p.78

Viol par un homme de pouvoir, un politique

Tanguy Viel, *La Fille qu'on appelle* p.80

Hélène Devynck, *Impunité* p.81

Police, justice

Karine Tuil, *Les Choses humaines* p.83

Pascale Robert-Diard, *La Petite menteuse* p.84

À lire aussi : Nastasia Rugani, *Je serai vivante* ;
Magali Wiéner, *Nuit Rouge* p.86

Conclusion p.89

Liste des ouvrages de référence p.94

Annexes p.96

Un choix de livres pour imaginer et ressentir

Après le recueil des témoignages de 27 000 victimes d'inceste, la Commission Indépendante sur l'Inceste et les Violences Sexuelles faites aux Enfants (CIIVISE), présidée par **Édouard Durand**, juge des enfants, et **Nathalie Mathieu**, directrice générale de l'association Docteurs Bru, a insisté sur l'ampleur et la gravité des viols et des agressions sexuelles infligés aux enfants.

L'enquête en population générale réalisée par l'INSERM¹ pour la Commission Indépendante sur les Abus Sexuels dans l'Église (CIASE), présidée par Jean-Marc Sauvé, a montré que dans la population majeure de notre pays, 5,5 millions de femmes et d'hommes ont été victimes de violences sexuelles dans leur enfance. **C'est donc 1 adulte sur 10 qui est concerné.** On peut estimer à 160 000 le nombre d'enfants victimes de violences sexuelles chaque année, ce qui signifie que **dans une classe de 30 élèves, 3 enfants en moyenne sont victimes !**

Face à cette réalité longtemps passée sous silence, la prise de conscience de toute la société est nécessaire. Dorothée Dussy² éclaire l'enjeu : « L'inceste, en tant qu'exercice érotisé de la domination, est un élément clé de la reconduction des rapports de domination et d'exploitation... La famille est le socle de la violence dans notre société. » Elle interroge : « Comment comprendre que les situations d'inceste soient courantes, alors que l'inceste est théoriquement interdit dans toutes les sociétés du monde ? Quelle articulation entre la règle sociale et la pratique ? »

La CIIVISE, à travers la parole des victimes, a mis en évidence que l'inceste a souvent été considéré comme un « secret de famille », une affaire privée alors qu'il s'agit d'un crime qui concerne toute la société. Avec Édouard Durand, nous avons la conviction que la littérature

1 Institut National de la Santé Et de la Recherche Médicale
2 Dorothée Dussy, *Le Berceau des dominations*, Pocket, 2021

dès la petite enfance et tout au long de la vie, aide à se comprendre et à comprendre le monde.

Ainsi est née l'idée de faire appel à la littérature comme écho de la société. La présentation d'un choix d'ouvrages utiles à toutes celles et tous ceux qui travaillent avec des enfants est alors apparue comme une contribution au travail de la CIIVISE.

Notons que, dès 1986, l'autrice Éva Thomas³ dans une émission de télévision, *Les Dossiers de l'écran*, fut la première femme courageuse à témoigner à visage découvert sur l'inceste dont elle a été victime. Elle y dit clairement que la pédocriminalité n'est pas une maladie, que l'inceste est un crime. Premières pierres jetées contre les idées reçues... Un chemin vers la libération de la parole se dessine.

Dans la dynamique du mouvement *#MeToo*, nous avons assisté à une accélération des révélations des violences sexuelles sur enfants. La société fut bouleversée par la publication de récits d'autofiction ou de témoignages, comme ceux de Christine Angot, Vanessa Springora et Camille Kouchner. Ces livres ont contribué à amorcer une prise de conscience en révélant des incestes et des viols sur enfants.

Les témoignages, les récits cités permettent de décrire les violences sexuelles sur enfants, les souffrances qu'elles produisent, mais aussi leurs conséquences sur toute la vie de la personne agressée. Ces récits permettent aux enfants devenus adultes de se rendre compte qu'ils ne sont pas seuls. Ils seront ainsi encouragés à révéler ces violences vécues dans l'enfance.

Les œuvres littéraires sont au cœur de ce choix de textes. Les voix singulières des autrices et des auteurs donnent sens à l'expérience de chacune et chacun. Et quand notre monde intérieur est bousculé, certains mots, certaines pages d'un livre éclairent parfois nos émotions et nous aident à comprendre dans l'intimité de la lecture que nous ne sommes pas seuls

3 Éva Thomas, *Le Viol du Silence*, Aubier, 1986

à avoir traversé ces terribles épreuves⁴. Se confronter à ces œuvres fait grandir, d'autant qu'elles sont hospitalières à nos émotions comme à nos pensées.

Les objectifs de ce choix de livres, en cohérence avec ceux de la CIIVISE, sont bien de permettre de penser les violences à travers le langage, de faire ressentir et imaginer par la fiction et le récit ce qu'elles représentent pour la personne agressée, de mesurer les effets destructeurs de la prise de pouvoir de la part de l'agresseur sur le corps de l'enfant victime, de comprendre les stratégies de domination.

Pour la CIIVISE, le premier objectif concernant les enfants victimes est la protection. Pour ce faire, il s'agit de leur permettre de révéler à des adultes de confiance les violences qu'ils subissent... Cet objectif nécessite une vraie formation de tous les professionnels en contact avec des enfants, afin qu'elles et ils soient en capacité d'entendre et d'accueillir cette parole. Ce choix de livres doit contribuer à cet objectif en proposant des œuvres et des textes qui permettent aux adultes et aux adolescents de mettre des mots sur cet impensable que constituent les violences sexuelles sur enfants.

Cette bibliographie n'est pas exhaustive. Il s'agit d'un travail toujours en cours. En s'inspirant des travaux de chercheurs et chercheuses, il s'agit d'établir une sélection de livres et des conseils de lecture argumentés. Avec leur part de subjectivité, ces choix, toujours vigilants quant à leur justesse concernant la lutte contre les violences sexuelles sur les enfants, contribueront à l'ambition de leur « dévoilement » par la CIIVISE.

Nous avons choisi de partir de notre héritage culturel et des œuvres littéraires qui ont façonné notre imaginaire collectif. La mythologie gréco-romaine fait l'objet d'un éclairage particulier. Elle permet de comprendre comment la banalisation du viol dans cette société patriarcale est fortement influencée par les rapports de domination des hommes sur les femmes.

4 Voir les travaux de l'anthropologue Michèle Petit.

Dans la présentation des contes, nous avons choisi d'attirer l'attention sur les versions écrites de trois contes du patrimoine, dont il existe de très nombreuses versions orales, des adaptations et illustrations : *Le Petit Chaperon rouge* et *Peau d'Âne* de Charles Perrault, et *La Belle et la Bête* de Madame de Villeneuve. Ces contes écrits aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles ont nourri l'imagination de générations d'enfants et les réflexions des pédagogues. Comme il s'agit de vraies œuvres littéraires, elles permettent une mise en distance des peurs, mais aussi elles ouvrent l'espace de l'interprétation. Les récits de ces contes ont été souvent modifiés, jusqu'à parfois être complètement transfigurés, notamment dans les adaptations pour le cinéma. Dans leur version originale ou dans une adaptation fidèle au texte, ils sont particulièrement pertinents pour évoquer avec des enfants de cours moyen, 6^{ème} ou 5^{ème}, le viol, l'inceste, ou encore le consentement⁵.

Les textes d'auteurs du patrimoine classique interrogent directement les enjeux culturels et pédagogiques, dès lors qu'ils traitent des violences sexuelles. Ils posent la question de la réception par les adolescentes et les adolescents. Nous présentons quelques œuvres avec un focus particulier sur Guy de Maupassant, dont les textes sont étudiés en classe et peuvent être des supports de dialogue avec les lycéennes et lycéens au sujet du viol.

Nous avons choisi d'organiser sous forme thématique les romans et récits des 20^{ème} et 21^{ème} siècles sélectionnés, afin d'aider à mieux approcher les différentes agressions et viols. En premier lieu, sont présentés les viols incestueux avec les différents aspects que revêtent les viols intra-familiaux. En second lieu, nous proposons des œuvres dans lesquelles on peut lire des agressions sexuelles et des viols sur des enfants et sur des jeunes dans différentes situations sociales, mariages forcés, viols conjugaux, viols en réunion, viols par un inconnu, etc. Nous avons été vigilantes aux différentes situations de viol et de ses suites personnelles, familiales, policières, judiciaires...

Pour chaque titre, nous proposons un court résumé et un choix de passages significatifs pour faire ressentir et comprendre, comment par la langue ou le propos, l'auteur ou l'autrice nous

5 Voir les textes d'Anne-Marie Garat.

fait avancer dans notre capacité à percevoir la stratégie de l'agresseur et ce que vit la jeune victime, mais aussi comment elle sort de cet enfermement.

Chaque chapitre se termine par une rubrique « À lire aussi » avec les références présentées de façon plus sommaire. On y trouvera notamment des livres abordables par des grands adolescents.

À chaque étape de ce travail, nous avons ressenti que *la littérature fait voir*. Quelque soit la difficulté des situations et les douleurs qu'elles engendrent, le recours à la littérature ouvre un espace que l'écrivain Pierre Bergounioux⁶ explicite ainsi :

« Les bons livres nomment purement et simplement les choses qui arrivent et nous affectent, d'autant plus que nous ne les comprenons pas vraiment. À côté du commentaire hâtif, approximatif dont la lueur incertaine guide nos pas sur le chemin de chaque jour, il existe des versions approchées, amples, inouïes, étincelantes de notre expérience, celles que la littérature, et elle seule, est susceptible d'en donner. »

6 Pierre Bergounioux, cité dans Henriette Zoughebi (dir.), *La Littérature dès l'alphabet*, Gallimard, 2002

1^{ère} partie

L'Héritage

1. La mythologie gréco-latine et la banalisation du viol

Rapt de
Perséphone par
Hadès, Fresque,
Tombeaux royaux
d'Aigai, Grèce



Les mythes racontent les mondes ancrés dans la mémoire collective de notre civilisation. Ils constituent une part de notre patrimoine.

Nourris des réalités et des rapports de force de leur époque, ils servent toujours de références idéologiques à nos représentations et nos paysages intérieurs, singulièrement dans les relations femmes-hommes.

Ainsi, dans la Grèce et la Rome antique, la situation d'infériorité des femmes par rapport aux hommes est à la fois symbolique et effective. Il s'agit d'une société patriarcale dans laquelle les femmes sont considérées comme d'éternelles mineures.

Au 4^{ème} siècle avant notre ère, Aristote écrit dans sa Politique, s'agissant du rapport entre les sexes, « l'un est supérieur à l'autre : celui-là est fait pour commander, et celui-ci, pour obéir. »

Les femmes n'ont pas le statut de citoyennes. Exclues de la Cité, femmes, mères et filles sont reléguées à la maison. L'âge adulte commence pour elles au début ou au milieu de l'adolescence, période à laquelle une fille est mariée et quitte officiellement la maison de son père pour aller s'installer dans celle de son mari. Ces jeunes femmes sont en réalité des enfants.

Sans statut propre, les femmes sont souvent considérées comme « monnaie d'échange », voire comme « trophées » dans les guerres.

Dans ces sociétés violentes, les viols sont fréquents et les mariages forcés, la norme... Les récits mythologiques, grecs comme latins, véhiculent la domination masculine dans sa grande violence. La mythologie se fait l'écho de la civilisation dont elle est issue.

On peut dire sans exagération que ces récits ont contribué à promouvoir une banalisation du viol dans notre société par une survalorisation systématique de la toute-puissance des hommes sur les femmes.

Dans la mythologie grecque, de nombreux récits racontent des mariages forcés après un enlèvement. Ces enlèvements permettent aux dieux et aux héros de violer une jeune femme convoitée par surprise et sans son consentement.

Homère raconte ainsi celui de Perséphone, aussi appelée Korê, enlevée par Hadès qui l'entraîne dans les enfers. La déesse Déméter, sa mère, inter-

vient pour la délivrer et y parvient en partie seulement.

Lydie Bodiou et Michel Briand⁷ éclairent parfaitement le rapport de domination des hommes sur les femmes dans l'Antiquité, tels qu'ils apparaissent dans les récits et poèmes mythologiques.

L'Hymne homérique débute par l'enlèvement de Korê :

« C'est Déméter aux beaux cheveux, la déesse sacrée, que je commence à chanter, elle et sa fille aux fines chevilles, qu'Aïdôneus a ravie : lui avait accordée le dieu au lourd tonnerre, à la vaste voix, Zeus, alors que, loin de Déméter à l'épée d'or, aux fruits splendides, elle jouait avec les filles d'Océan aux seins profonds, et cueillait des fleurs [...] qu'avait fait pousser par ruse pour la fille aux yeux de pétale Terre, selon les volontés de Zeus, pour plaire à Celui-qui-accueille-beaucoup, Une fleur merveilleusement brillante, un prodige alors à voir pour tous, dieux immortels et humains mortels : de sa racine même cent têtes avaient poussé, et du parfum de cette boule fleurie tout le large ciel, en haut,

⁷ Lydie Bodiou, Michel Briand, Université de Poitiers, dans l'article « Rapt, viol et mariage dans l'antiquité gréco-romaine. L'exemple de Déméter et Korê », in revue *Dialogue*, éditions Érès, 2015

et toute la terre souriaient, et le gonflement salé de la mer.

Et elle, stupéfaite, tendit les deux mains à la fois

pour prendre le beau jouet, mais s'ouvrit alors le sol aux larges routes,

dans la plaine nysienne, et surgit le seigneur

Qui-accueille-beaucoup,

avec ses chevaux immortels, de Cronos le fils aux nombreux noms.

Il la ravit et, contrainte, sur son char doré,

il l'emmena, malgré ses gémissements, et elle poussa des cris, d'une voix aiguë,

pour appeler son père, le Cronide suprême et le meilleur⁸. »

Dans l'Antiquité grecque, analysent les deux chercheurs universitaires, le mythe justifie souvent les pratiques sociales et permet d'interroger la part de violence dans les actes, la manière de l'oblitérer ou de la nier, et les raisons qui prévalent à de tels omissions / silences.

Le récit éclaire en peu de mots la violence de la situation, l'effet de surprise, l'effraction, puis le rapt.

L'épisode met l'accent sur la rupture de contexte : la quiétude et la légèreté de l'enfance, le monde maternel protégé et rassurant sont balayés par l'arrivée brutale de l'homme. La violence de l'acte

⁸ Hymne homérique à Déméter, traduction Michel Briand.

s'apparente à une démonstration de la force du ravisseur qui est peu présent dans le texte. C'est le dieu des Enfers auquel on ne s'oppose pas.

Korê raconte la violence qu'elle subit :

« Il m'emporta sous terre, dans son char doré, bien malgré moi, et j'ai poussé des cris, de ma voix aiguë.

Malgré mon chagrin, c'est toute la vérité que je te dis là. »

Elle tente de résister, sa mise échevelée et ses vêtements défaits le montrent, comme ses bras tendus vers un secours improbable, ses cris et ses pleurs inaudibles. Pourtant, c'est l'impuissance féminine qui est soulignée :

« Malgré elle mais avec l'accord de Zeus l'emmena

le frère de son père, Qui-commande-à-

beaucoup, Qui-accueille-beaucoup,

avec ses chevaux immortels, de Cronos le fils

aux nombreux noms. »

Le rapt et ses conséquences sont relatés du point de vue de la mère, Déméter, qui le vit comme un deuil et fait subir sa douleur alentour, elle cesse d'accomplir sa tâche de déesse de la fertilité et de la fécondité, privant hommes, dieux, sol, animaux de ressources. Mais le mythe le rappelle clairement par la voix du Soleil : si les filles sont prises par les maris, c'est parce qu'elles ont été données par les pères, Korê comme les autres. La mère est

rappelée à la raison, car c'est Zeus, le père de Korê, le grand ordonnateur de cette union perçue par tous les habitants de l'Olympe comme digne et honorable. **L'hymne réaffirme l'ordre des choses pour ceux qui l'entendent et voient les vases : enlever les filles ne relève pas du délit, mais de « l'effraction autorisée », d'un arrangement privé entre hommes que nul ne saurait contester.**

Dans le poème d'Ovide qui reprend le même mythe, Zeus confirme le caractère patriarcal des violences.

Dans la tradition antique, l'enlèvement de Korê est une histoire de dieux, dans un monde où l'imaginaire le dispute aux fantasmes. Une histoire qui a été beaucoup représentée au cours des siècles : l'enlèvement d'une jeune fille « offerte » en mariage sans son consentement, comme l'Histoire en a donné de nombreux exemples.

La démonstration du rapt permet de réaffirmer et de dramatiser le pouvoir exercé par l'homme sur la femme. Violence permise par les pères, consentie par les mères, légitime pour le mari, le mythe la déréalise : elle reste pourtant subie par les filles dans une société d'hommes, où le féminin est un bien à transmettre, un investissement qui doit être rentable.

Les féministes ont souligné que les Dieux recourent régulièrement au viol. Zeus, en particulier, utilise la ruse et les tromperies pour violer les femmes ou les déesses qu'il convoite... Il se métamorphose en animal et, parfois même, en époux des femmes

qu'il veut violer... et c'est souvent la femme agressée qui est punie !

Ainsi Zeus se transforme en gouttes de pluie pour pénétrer dans la tour où son père a enfermé Danaë et Zeus la viole. Neuf mois plus tard naît Persée...

Méduse est enlevée par Poséidon, le dieu de la mer, elle est violée dans le temple d'Athéna, déesse de la chasteté... Et c'est elle, la victime du viol, qu'Athéna punit et transforme en gorgone, monstre dont le regard transforme en pierre toute personne qui la regarde dans les yeux.

Parmi les nombreux enlèvements racontés dans ces récits, on peut citer celui d'Hélène par Pâris, à l'origine de la guerre de Troie selon la légende.

À Rome, le viol était qualifié de rapt, du latin *rapere*, qui signifie emporter avec soi, enlever de force. C'est l'histoire de l'enlèvement des Sabines⁹. Tite-Live raconte que les Romains avaient invité les Sabins à assister à leurs jeux en l'honneur de Neptune et ils les avaient encouragés à venir avec leurs familles. Au signal, les jeunes Romains enlèvent les jeunes Sabines. Romulus les visitant leur déclare qu'« elles doivent donner leur cœur à ceux que le sort a rendu maîtres de leur personne. À ces paroles se joignaient les caresses qui rejetaient la violence de leur action sur celle de leur amour... »

Dans la perspective de réflexion sur le sens des textes littéraires, signalons ce poème de Ronsard,

⁹ Cité par Ernestine Ronai, Édouard Durand, *Violences sexuelles, en finir avec l'impunité*, Dunod, Santé Social 2021

étudié en classe et cité dans un article de deux chercheuses¹⁰, **le sonnet 20 des Amours**. Dans les deux premiers quatrains du sonnet, le poète investit deux motifs narratifs de métamorphoses, la fécondation de Danaë et l'enlèvement d'Europe.

*Je voudroi bien richement jaunissant
En pluie d'or goutte à goutte descendre
Dans le beau sein de ma belle Cassandre,
Lors qu'en ses yeus le somme va glissant.
Je voudroi bien en toreau blandissant
Me transformer pour finement la prendre,
Quand elle va par l'herbe la plus tendre
Seule à l'escart mille fleurs ravissant.*

Le poème propose ici une modalité bien particulière de représentation du viol : une fantaisie qui emprunte un détour mythologique et merveilleux pour exprimer l'intensité du désir érotique du poète. Ce poème n'est pas narratif : il ne raconte pas un viol, mais l'imagine de façon euphorique. Pour autant, le viol est bien un motif tout à fait identifiable de ces quatrains.

Même pour celles et ceux qui connaissent mal aujourd'hui cet héritage culturel, il n'en demeure pas moins qu'il est déposé dans notre imaginaire occidental commun. Notre culture en est façonnée et les relations de domination des hommes sur les femmes en ont été alimentées. Alors que trop souvent, dans l'enseignement comme dans les ouvrages de vulgarisation, ces réalités ont été

¹⁰ Anne-Claire Marpeau, Anne Grand d'Esnon, *Les violences sexuelles dans les textes littéraires*, Hal Open Science, 2019

édulcorées, il est donc essentiel de mettre les mots justes sur les actes décrits.

Sur la 4^{ème} de couverture d'une bande dessinée récente, Zeus est encore décrit comme un « séducteur invétéré... prêt à tout pour arriver à ses fins...Qu'elles soient déesses ou nymphes, voire simples mortelles, nombreuses sont celles qu'il a courtisées, désirées, parfois pourchassées, et qui ont donné naissance à une riche progéniture¹¹. » La description de Zeus est pourtant celle d'un violeur sur lequel est posé le terme de « séducteur ».

A contrario, le premier chapitre de *Mythes et Meufs*¹² consacré à Daphné propose, au moyen de la bande dessinée, un point de vue féministe sur la relecture des mythes, qui reste pour le moment assez isolé.

L'étude de la mythologie en classe de 6^{ème} en français et en histoire peut être l'occasion pour les enseignants sensibilisés aux enjeux de la lutte contre les violences sexuelles de développer la capacité des élèves à définir et reconnaître des violences sexuelles et à en analyser les représentations de façon critique... C'est pourquoi les mots employés pour qualifier les actes sont si importants.

¹¹ Luc Ferry, Clotilde Bruneau, Carlos Raphaël Duarte, *Les Amours de Zeus*, Glénat, La Sagesse des Mythes, 2022

¹² Blanche Sabbah, *Mythes et Meufs*, Dargaud, Mâtin !, 2022

2. Les contes et leurs différentes visions des rapports entre les femmes et les hommes



Illustration par Gustave Doré pour *Le Petit Chaperon rouge* dans *Les Contes de Perrault*, Paris, Jules Hetzel, 1862
© Bibliothèque nationale de France

Les contes donnent le goût des histoires et de la littérature, dès l'enfance, alimentent nos rêves et notre imaginaire.

Au-delà, certains contes restent des ressources précieuses et sont à redécouvrir à travers le prisme de la problématique des violences sexuelles sur les enfants. Ils ont bénéficié de recherches et de multiples éclairages dont ce travail se fait l'écho.

Le patrimoine des contes est riche et divers.

Les contes populaires de tradition orale sont précieux, car ils expriment une vérité sur la condition humaine. Le conteur ou la conteuse transmet un point de vue sur le monde et se positionne.

On reconnaît ces récits de fiction à ces paroles par lesquelles ils commencent invariablement : « **Il était une fois** ». Les contes d'initiation nous intéressent

particulièrement. Les versions d'un même conte se teintent de couleurs différentes selon les traditions des pays qu'ils traversent. Différentes collections, en particulier dans l'édition de jeunesse, les ont fait connaître.

Les contes permettent la coexistence de la pensée rationnelle et de la pensée magique et, en cela, ils rencontrent le monde de l'enfance.

Trois contes, particulièrement emblématiques de notre culture commune, ouvrent une fenêtre sur les violences sexuelles sur enfants. Dans les deux premiers, *Le Petit Chaperon rouge* et *La Belle et la Bête*, le sujet n'est pas explicite, alors que le terme d'inceste est employé dans *Peau d'Âne*. Il s'agit de récits de fiction qui laissent l'imaginaire et la pensée de l'enfant avancer selon son rythme. À charge pour l'adulte d'éviter à l'enfant les fausses interprétations et d'être attentif à ses réactions.

Qu'il s'agisse du *Petit Chaperon rouge*, de *La Belle et la Bête* ou de *Peau d'Âne*... la question du viol et de l'inceste plane en permanence.

Le Petit Chaperon rouge, CHARLES PERRAULT, 1697

La version du *Petit Chaperon rouge* de Charles Perrault, académicien du 17^{ème} s., a traversé le temps et ne cesse d'être rééditée.

À cette époque, l'enfant n'était pas considéré comme une personne à part entière, ce n'était qu'un adulte en miniature. Et les filles à peine pubères subissaient le sort des femmes et étaient mariées le plus souvent sans leur consentement.

Quant au conte, il n'était pas non plus considéré comme une œuvre d'art à part entière, puisque destiné au peuple, aux femmes et aux enfants.

C'est dans ce contexte que Perrault donne une forme écrite au *Petit Chaperon rouge*. Ce texte connaîtra un succès qui ne s'est jamais démenti, grâce aux colporteurs d'abord, aux livres illustrés et, aujourd'hui, aux multiples albums et même aux dessins animés.

L'écrivaine Anne-Marie Garat¹³ défend avec passion ce texte :

« *Le Petit Chaperon rouge* rappelle ce qu'est la place de l'art dans la société. Et celle de l'artiste, son engagement dans le langage, sa responsabilité, sa mission de figurer le monde et de l'habiter. [...] Il est une proposition de lecture, au même titre que les plus grands textes littéraires. » Œuvre de

¹³ Anne-Marie Garat, *Une faim de loup : Lecture du Petit Chaperon rouge*, Actes Sud, 2004

langage, cette version littéraire laisse à la lectrice, au lecteur toute liberté, le temps et l'espace de la réflexion et de la construction du sens.

Anne-Marie Garat attire notre attention sur la qualité littéraire du texte et sa richesse de signification, souvent rendue invisible, parce que jugée trop crue pour les enfants. Les adaptations l'ont souvent aseptisé et affadi.

Anne-Marie Garat conclut : « Les loups d'aujourd'hui n'ont rien à envier à celui du conte. »

Elle donne un conseil que tous les pédagogues, parents peuvent suivre : « On ne dira jamais assez qu'il faut lire *Le Petit Chaperon rouge* à voix haute, et surtout le dire comme on interprète un poème, avec respect, avec joueuse révérence... **À cette condition, nous assumons de transmettre à l'enfant l'existence du Mal, au lieu de lui en épargner la nouvelle et de réparer le monde à sa place.** »

Par cette lecture à voix haute, le texte est partagé entre l'enfant et l'adulte, ce qui rassure l'enfant, lui permet de poser ses questions ou de confier une angoisse... Ce texte littéraire a **pour vrai sujet l'enfance** et mérite toute notre attention.

Suivons Anne-Marie Garat dans sa lecture : « La petite fille n'est pas désignée par un nom mais par un sobriquet, le *Petit Chaperon rouge*, bien visible pour tous les prédateurs... et sa mère qui l'envoie dans la forêt ne l'a pas mise en garde du danger. »

Anne-Marie Garat signale que ce n'est pas l'enfant qui s'est trop éloigné des maisons, c'est le loup qui

en est trop proche. Cette remarque est intéressante, car elle est déculpabilisante pour les petites filles et révèle la stratégie de l'agresseur.

... Il n'est pas nécessaire de s'écarter beaucoup des mères pour rencontrer le Mal. Ce n'est donc pas la mère qui est fautive !

Si le loup prend le risque de s'approcher, c'est qu'un motif puissant le conduit, « *il eut bien envie de la manger.* » Le désir de tuer du loup est annoncé de manière directe et claire.

« *Viens te coucher avec moi.* » Cette invite ou cette injonction du loup à la petite fille éveille chez tout lecteur et toute lectrice un frisson de peur...

Les derniers mots du conte, « *et la mangea* », sont d'une grande violence.

Le conte raconte bien un viol.

Le Petit Chaperon rouge dans ses différentes versions a été abondamment parodié et illustré, tant il permet différentes interprétations, et ouvre l'espace de dialogue nécessaire aux enfants qui subissent des violences sexuelles.

Il est intéressant de mettre en regard le conte populaire de la version nivernaise du même conte. Il présente une version où, à la ruse du loup, répond celle de la petite fille maligne et intrépide qui ne se laisse pas démonter et réussit à se sauver... La morale ici est que les filles pourraient échapper aux loups, ce qui est contestable et peut être culpabilisant pour l'enfant qui, sidéré ou sous emprise, ne réussit pas à s'enfuir.

On se souvient rarement de la brièveté du texte de Perrault qui mérite d'être relu dans sa version intégrale, expérience de lecture pour savourer toute la qualité littéraire, mais aussi pour mieux entendre le sens de l'œuvre.

Le Petit Chaperon rouge, Charles Perrault, 1697, texte intégral :

« Il était une fois une petite fille de village, la plus éveillée qu'on eût su voir : sa mère en était folle, et sa mère-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge qui lui seyait si bien, que partout on l'appelait le Petit Chaperon rouge. Un jour, sa mère ayant cuit et fait des galettes, lui dit : Va voir comment se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade. Porte-lui une galette et ce petit pot de beurre.

Le Petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre village. En passant dans un bois, elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger ; mais il n'osa, à cause de quelques bûcherons qui étaient dans la forêt. Il lui demanda où elle allait. La pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il était dangereux de s'arrêter à écouter un loup, lui dit : Je vais voir ma mère-grand, et lui porter une galette, avec un petit pot de beurre, que ma mère lui envoie. – Demeure-t-elle bien loin ? lui dit le loup. – Oh ! oui, dit le Petit Chaperon rouge ;

c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, à la première maison du village. – Eh bien ! dit le Loup, je veux l'aller voir aussi : je m'y en vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là ; et nous verrons à qui plus tôt y sera.

Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontrait. Le Loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la mère-grand ; il heurte : toc, toc. – Qui est là ? – C'est votre fille, le Petit Chaperon rouge, dit le Loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre, que ma mère vous envoie. – La bonne mère-grand, qui était dans son lit, à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria : Tire la chevillette, la bobinette cherra. – Le Loup tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, et la dévora en moins de rien, car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé. Ensuite il ferma la porte, et s'alla coucher dans le lit de la mère-grand, en attendant le petit Chaperon rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte : toc, toc. – Qui est là ? – Le petit Chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur

d'abord, mais, croyant que sa mère-grand était enrhumée, répondit : C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre, que ma mère vous envoie. – Le Loup lui cria en adoucissant un peu sa voix : Tire la chevillette, la bobinette cherra. – Le petit Chaperon rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Le Loup, la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit, sous la couverture : Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moi. Le petit Chaperon rouge se déshabille, et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa mère-grand était faite en son déshabillé. – Elle lui dit : Ma mère-grand, que vous avez de grands bras ! – C'est pour mieux t'embrasser, ma fille ! – Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes ! – C'est pour mieux courir, mon enfant ! – Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles ! – C'est pour mieux écouter, mon enfant ! – Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux ! – C'est pour mieux te voir, mon enfant ! – Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents ! – C'est pour te manger ! Et, en disant ces mots, ce méchant Loup se jeta sur le petit Chaperon rouge, et la mangea. »

Le conte lu à voix haute permet le dialogue avec les enfants. Le texte résiste suffisamment pour

ouvrir l'espace d'interprétation et permettre de caractériser l'agression dont est victime le petit Chaperon rouge ou de laisser l'enfant ne pas nommer directement le viol, si cela lui est trop difficile.

La Belle et la Bête, MADAME DE VILLENEUVE, 1740

Ce conte, écrit par une femme, Madame de Villeneuve, raisonne de manière moderne. Il pose la question du consentement à une époque où le viol est banalisé. On y lit un positionnement singulier que l'on peut qualifier de féministe, avec un véritable parti-pris en faveur du respect de la volonté de la femme dans la relation sexuelle et amoureuse.

Le passage qui suit dit clairement une prise de position concernant le consentement :

« Elle (la Bête) lui demanda sans détour si elle (la Belle) voulait la laisser coucher avec elle. À cette demande imprévue, ses craintes se renouvelèrent, et poussant un cri terrible, elle ne put s'empêcher de dire : « Ah ciel, je suis perdue. – Nullement, reprit tranquillement la Bête. Mais sans vous effrayer répondez comme il faut. Dites précisément oui ou non ». La Belle lui répondit en tremblant :

« Non, la Bête. – Et bien puisque vous ne voulez pas, repartit le monstre docile, je m'en vais. Bonsoir la Belle. – Bonsoir, la Bête », dit avec une grande satisfaction, cette fille effrayée. Extrêmement contente de n'avoir pas de violence à craindre, elle se coucha tranquillement et s'endormit. »

L'autrice Jennifer Tamas¹⁴ insiste dans son commentaire sur le renversement de sens effectué par les adaptations cinématographiques :

« On peine à reconnaître le conte, lorsque ce sont des hommes qui l'adaptent à l'écran, qu'ils s'appellent Disney (1991, 2017), Cocteau (1946) ou Gans (2014). Dans toutes ces versions, la Belle est séquestrée par la Bête et finit mystérieusement par s'éprendre d'elle. L'originalité du propos du conte est gommée et l'adaptation le transforme pour qu'il rentre dans les cases d'une société machiste. »

Rien n'est pourtant plus contraire à l'esprit du conte imaginé par Madame de Villeneuve en 1740. Dans cette histoire du temps passé, une jeune femme s'interroge sur le pouvoir de refuser les avances sexuelles et de persister dans son refus. L'originalité du conte et sa modernité tient sans doute à l'acceptation par la Bête du refus de la Belle de coucher avec elle. Dans la deuxième partie du conte, la Bête est délivrée du mauvais sort et redevient Prince quand, par gratitude, la Belle accepte de devenir son épouse et de coucher avec la Bête malgré sa laideur. Madame de Villeneuve

défend dans ce conte à la fois l'importance du consentement dans les relations amoureuses et sexuelles et, en même temps, l'idée que les inégalités de statut social sont moins importantes que les qualités morales et humaines des personnes.

Peau d'Âne, CHARLES PERRAULT, 1694

Ce conte est rattaché aux *Contes de ma mère l'Oye et histoires du temps passé*. Il mêle le merveilleux et l'éducatif. C'est le seul conte de cette époque qui aborde l'inceste.

Le roi ayant promis à la reine, mourante, de ne prendre pour épouse qu'une femme aussi belle qu'elle... il ne vit que sa fille qui put répondre à cette injonction. Celle-ci, effrayée par l'inceste que son père voulait perpétrer, trouva refuge auprès de la fée, sa marraine, qui l'aida à formuler des vœux impossibles à réaliser par le roi. Mais celui-ci déjoua tous les subterfuges et la jeune fille dut fuir le royaume. Elle se vêtit d'une simple peau d'âne qui cachait à la fois son identité et sa beauté....

Perrault montre dans ce passage comment, par ambition, dans l'entourage de ceux qui détiennent le pouvoir, certains acceptent d'encourager le crime, en opposition à la fée.

« Le roi, qui s'était mis en tête ce bizarre projet, avait consulté un vieux druide pour mettre la conscience de la princesse en repos. Ce druide, moins religieux qu'ambitieux, sacrifia, à l'honneur d'être confident d'un grand roi, l'intérêt de l'innocence et de la vertu, et s'insinua avec tant d'adresse dans l'esprit du roi, lui adoucit tellement le crime qu'il allait commettre, qu'il lui persuada même que c'était une œuvre pie que d'épouser sa fille. Ce prince, flatté par les discours de ce scélérat, l'embrassa, et revint d'avec lui plus entêté que jamais dans son projet : il fit donc ordonner à l'infante de se préparer à lui obéir. »

Le roi se trouva encouragé...

La jeune fille trouve aide et conseils auprès d'une autre femme, la fée des Lilas, sa marraine. Cette fée représente une figure féminine protectrice en qui la jeune fille peut avoir confiance et à qui elle peut se confier. Elle fera tout pour l'aider. Cette solidarité féminine est assez rare dans les contes, où les femmes sont souvent montrées comme des rivales !

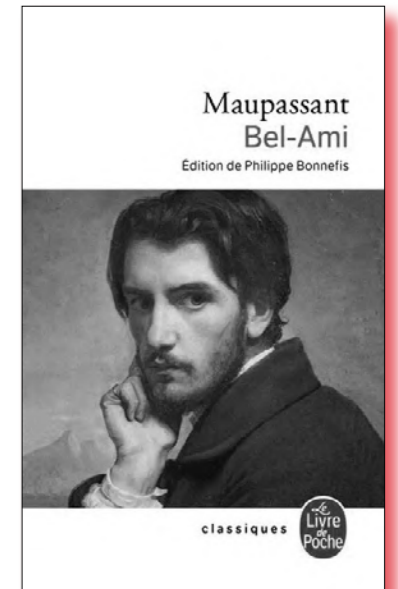
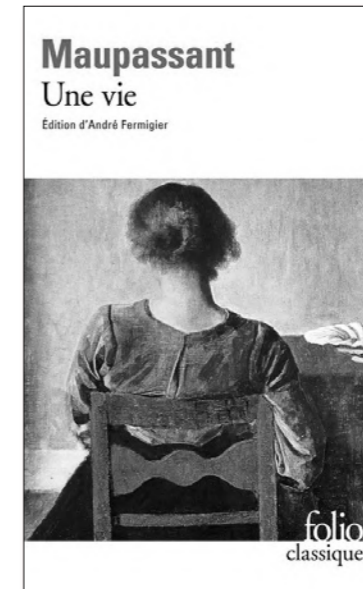
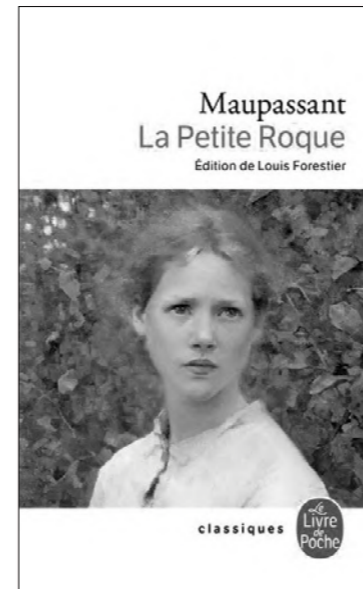
« La jeune princesse, outrée d'une vive douleur, n'imagina rien autre chose que d'aller trouver la fée des Lilas, sa marraine. Pour cet effet, elle partit la même nuit dans un joli cabriolet attelé d'un gros mouton qui savait tous les chemins. Elle y arriva heureusement.

La fée, qui aimait l'infante, lui dit qu'elle savait tout ce qu'elle venait lui dire, mais qu'elle n'eût aucun souci, rien ne pouvant lui nuire si elle exécutait fidèlement ce qu'elle allait lui prescrire. – Car, ma chère enfant, lui dit-elle, ce serait une grande faute que d'épouser votre père. »

Ce conte met clairement en garde contre le père incestueux. Il affirme la nécessité, face à cette situation, de se faire aider par une personne de confiance. Ces conseils sont particulièrement pertinents pour les enfants et les adolescents. La fin heureuse est rassurante et dit que l'on peut surmonter les épreuves de la vie.

¹⁴ Jennifer Tamas, *Au NON des femmes*, Le Seuil, 2023

3. La Littérature classique



MOLIÈRE, *L'école des femmes*, Pocket classiques, 1662

Nous avons choisi de mettre en tête de la partie classique ce texte de Molière. Sa description du contexte social de violences sexuelles envers de très jeunes filles entre 16 et 18 ans, tout juste sorties de l'enfance, interpelle avec force le lecteur. Dans la pièce, le prétendant, Arnolphe, quadragénaire, ne se soucie pas du consentement d'Agnès, la jeune fille qu'il veut épouser. On peut même dire qu'il l'a achetée. Dans cette tirade, Molière critique à la fois l'inégalité femme / homme et l'inégalité sociale. Il fait rire aux dépens du bourgeois qui pense que tout s'achète, y compris les femmes...

L'École des femmes est la huitième pièce de Molière. La comédie est jouée pour la première fois en 1662.

Elle met en scène l'histoire d'Arnolphe, dont la plus grande crainte est de devenir cocu. Pour éviter cette honte, Arnolphe a mis au point une stratégie qui lui semble imparable : douze ans plus tôt, il a offert une forte somme d'argent à une paysanne pour qu'elle lui confie sa fille de quatre ans, Agnès. Arnolphe l'a envoyée dans un couvent pour qu'elle ne soit surtout pas instruite. En effet, pour ne point devenir cocu, Arnolphe veut épouser une sotte, sans éducation. Selon lui, une femme savante est dangereuse pour son mari !

Cette très jeune fille arrive chez Arnolphe (Acte III, scène 2) et celui-ci lui fait la déclaration suivante :

« Je vous épouse, Agnès ; et cent fois la journée,
Vous devez bénir l'heur de votre destinée,
Contempler la bassesse où vous avez été,
Et dans le même temps admirer ma bonté,
Qui de ce vil état de pauvre villageoise
Vous fait monter au rang d'honorable
bourgeoise.
Et jouir de la couche et des embrassements
D'un homme qui fuyait tous ces engagements
[...]
Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage :
À d'austères devoirs le rang de femme
engage,
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine et prendre du bon temps.
Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point
d'égalité :
L'une est moitié suprême et l'autre subal-
terne ;
L'une en tout est soumise à l'autre qui
gouverne ;
Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son père,

À son supérieur le moindre petit frère,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéissance, et de l'humilité,
Et du profond respect, où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur et son
maître. »

Cette déclaration fait clairement l'apologie de la domination masculine... Mais Molière tourne en ridicule le projet d'Arnolphe. Agnès échappe à ce mariage forcé.

Cette comédie porte un regard nouveau sur la relation femme-homme, sur la sexualité et l'amour. En ce 17^{ème} siècle, Molière interroge la domination masculine dans ses excès, sans remettre en cause le fonctionnement de la société patriarcale. Il s'attaque d'abord au mariage forcé en se moquant d'Arnolphe.

CHODERLOS DE LACLOS, *Les Liaisons dangereuses*, Le livre de poche, 1782

Le viol dans « la tradition littéraire » libertine

Ce roman, écrit au 18^{ème} s., figure au programme de terminale. Il est d'une grande violence dans les rapports femmes / hommes. Il interroge sur

honneur, pouvoir, liberté des femmes, manipulation, réputation... et permet à partir de l'œuvre littéraire un questionnement sur le monde actuel, un regard critique sur certains comportements humains et donc un dialogue avec les lycéens. Dans l'extrait choisi, c'est toute l'horreur du viol, jeu pour l'un et souffrance absolue pour l'autre. L'extrait peut, avec la distance que permet la littérature, introduire un débat sur le viol.

Publié en 1782, ce roman épistolaire écrit par un homme relate les manigances perverses de deux protagonistes principaux, Madame de Merteuil et le Vicomte de Valmont. Les deux anciens amants se lancent des défis dont les victimes seront hommes et surtout femmes trompées par leurs beaux discours. Dans ce jeu de dupes, le plus mauvais rôle revient à Madame de Merteuil. Elle-même a subi mariage précoce et violences. Elle prend le parti d'être du côté de la domination masculine et c'est sous sa plume qu'est écrite la justification du viol... Valmont, de son côté, passe à l'acte et commet un viol sur une très jeune fille. Il décrit avec complaisance et cynisme une scène assimilée à une bataille avec attaque, défense, changement de stratégie, et défaite de la jeune femme amenée à la soumission. Une scène de violences qui heurte la sensibilité de la lectrice et du lecteur.

Viol d'une jeune femme de 15 ans sous la menace de la révélation publique, raconté par le violeur, le comte de Valmont, pervers redoutable pour qui la souffrance de la victime n'existe pas vraiment :

« Elle était dans son premier sommeil, et dans celui de son âge ; de façon que je suis arrivé jusqu'à son lit, sans qu'elle se soit réveillée. J'ai d'abord été tenté d'aller plus avant, et d'essayer de passer pour un songe ; mais craignant l'effet de la surprise et le bruit qu'elle entraîne, j'ai préféré d'éveiller avec précaution la jolie dormeuse, et suis en effet parvenu à prévenir le cri que je redoutais. Après avoir calmé ses premières craintes, comme je n'étais pas venu là pour causer, j'ai risqué quelques libertés. Sans doute on ne lui a pas bien appris dans son couvent à combien de périls divers est exposée la timide innocence, et tout ce qu'elle a gardé pour n'être pas surprise : car, portant toute son attention, toutes ses forces à se défendre d'un baiser, qui n'était qu'une fausse attaque, tout le reste était laissé sans défense ; le moyen de ne pas en profiter ! J'ai donc changé ma marche et j'ai pris poste. Ici nous avons pensé être perdus tous les deux : la petite fille, toute effarouchée, a voulu crier de bonne foi ; heureusement sa voix s'est éteinte dans les pleurs. Elle s'est jetée aussi au cordon de sa sonnette, mais mon adresse a retenu son bras. « Que voulez-vous faire, lui ai-je dit alors, vous perdre pour toujours ? Qu'on vienne et que m'importe ? À qui persuaderez-vous que je ne sois pas ici de votre aveu ? Quel autre que vous m'aura fourni le moyen de m'y intro-

duire ? Et cette clef que je tiens de vous, que je n'ai pu avoir que par vous, vous chargerez-vous d'en indiquer l'usage ? » Cette courte harangue n'a calmé ni la douleur, ni la colère, mais elle a amené la soumission. Je ne sais si j'avais le don de l'éloquence ; au moins est-il vrai que je n'en avais pas le geste. Une main occupée pour la force, une autre pour l'amour, quel Orateur pourrait prétendre à la grâce en pareille position ? Si vous vous la peignez bien, vous conviendrez qu'au moins elle était favorable à l'attaque ; mais moi, je n'entends rien à rien, et, comme vous dites, la femme la plus simple, une pensionnaire, me mène comme un enfant. »

Guy de Maupassant

L'œuvre de Guy de Maupassant fait une place importante aux personnages de femmes, nombreuses et diverses. Il tente d'approcher leurs vécus, ce qu'elles pensent et ressentent, se différenciant du naturalisme tel que porté par Émile Zola dont le propos est avant tout social.

Plusieurs romans et nouvelles de Guy de Maupassant évoquent des violences sexuelles et des viols¹⁵ : *Boule de Suif*, son premier livre, édité en 1880, dénonce le viol en temps de guerre ; de nombreuses œuvres décrivent la violence de la prostitution (*La Maison Tellier* ou *Yvette*) et les viols sur les jeunes domestiques comme dans *Un Fils*. Dans *Bel-Ami*, c'est l'arrivisme cynique qui pousse le personnage principal à fouler aux pieds la dignité et le consentement d'une femme amoureuse.

Deux nouvelles décrivent des viols d'enfants : *Madame Baptiste*, dont l'héroïne est doublement stigmatisée par une société cruelle, dès son enfance en raison même de son viol, puis à l'âge adulte après son suicide ; et *La Petite Roque*, dans laquelle l'auteur décrit avec précision les étapes du viol et de l'assassinat d'une petite fille.

Une vie s'inscrit dans la « critique » (que fait Maupassant) de l'institution conjugale en tant que

¹⁵ Voir la thèse de Jean-Lou David, *La représentation de la violence sexuelle faite aux femmes dans l'œuvre de Guy de Maupassant*, Département de Français, Faculté des Arts, Université d'Ottawa (Canada), 2019

forme d'oppression sexuelle exercée sur l'épouse. Un roman où la jeune épousée est victime d'un viol conjugal la nuit de ses noces.

GUY DE MAUPASSANT, *La Petite Roque*, Le livre de poche, 1885

Le facteur en faisant sa tournée trouve le corps nu d'une fillette de 12 ans, les cuisses ensanglantées et étranglée. Le village est en émoi, le maire préside à l'enquête qui rapidement s'enlise. Au milieu de la nouvelle, dépassant les préjugés de classe, Maupassant nous laisse comprendre que c'est le maire qui est coupable et non un vagabond.

L'auteur, dans cette nouvelle très forte, tout en dénonçant le crime, reprend les poncifs de la description d'un fait divers. Dans une vision naturaliste et psychologique, il insiste sur le désir sexuel irrépressible de l'homme qui devient une « explication » du viol. Ce point de vue doit être restitué dans son temps et remis en cause :

« Soudain l'enfant sortit du bain, et, sans le voir, s'en vint vers lui pour chercher ses hardes et se rhabiller. À mesure qu'elle approchait à petits pas hésitants, par crainte des cailloux pointus, il se sentait poussé vers elle par une force irrésistible, par un emportement bestial

qui soulevait toute sa chair, affolait son âme et le faisait trembler des pieds à la tête.

Elle resta debout, quelques secondes, derrière le saule qui le cachait. Alors, perdant toute raison, il ouvrit les branches, se rua sur elle et la saisit dans ses bras. Elle tomba, trop effarée pour résister, trop épouvantée pour appeler, et il la posséda sans comprendre ce qu'il faisait. Il se réveilla de son crime, comme on se réveille d'un cauchemar. L'enfant commençait à pleurer.

Il dit : – Tais-toi, tais-toi donc. Je te donnerai de l'argent. Mais elle n'écoutait pas ; elle sanglotait.

Il reprit : – Mais tais-toi donc. Tais-toi donc. Tais-toi donc.

Elle hurla en se tordant pour s'échapper.

Il comprit brusquement qu'il était perdu ; et il la saisit par le cou pour arrêter dans sa bouche ces clameurs déchirantes et terribles. Comme elle continuait à se débattre avec la force exaspérée d'un être qui veut fuir la mort, il ferma ses mains de colosse sur la petite gorge gonflée de cris, et il l'eut étranglée en quelques instants, tant il serrait furieusement, sans qu'il songeât à la tuer, mais seulement pour la faire taire.

Puis il se dressa, éperdu d'horreur. »

GUY DE MAUPASSANT, *Une vie*, Folio, 1883

Le viol conjugal, une nuit de nocce

Dans ce roman, Maupassant fait le tableau cruel de la condition féminine à travers l'histoire d'une jeune fille de province de bonne famille.

Dans les premières pages, l'héroïne fait ses malles pour sortir du couvent, la tête pleine de rêves. Très rapidement, elle tombe amoureuse du premier bellâtre présentant suffisamment bien, pour que ses parents acceptent volontiers le mariage.

Maupassant brosse le portrait d'un mari qui se révèle vite intéressé, avide, brutal et inintelligent, enfermant l'héroïne vers un destin de plus en plus triste, débilisant et misérable.

Dans cette œuvre majeure, l'auteur décrit avec une grande précision littéraire, choix des verbes, scansion des phrases, la mise en place du viol de la jeune mariée, plaçant la lectrice et le lecteur en empathie avec la victime.

Comment se met en place le viol conjugal

« Alors, doucement, il lui prit la main qu'il baisa, et, s'agenouillant auprès du lit comme devant un autel, il murmura d'une voix aussi légère qu'un souffle : « Voudrez-vous m'aimer ? » Elle, rassurée tout à coup,

souleva sur l'oreiller sa tête ennuagée de dentelles, et elle sourit : « Je vous aime déjà, mon ami. »

Il mit en sa bouche les petits doigts fins de sa femme, et la voix changée par ce bâillon de chair : « Voulez-vous me prouvez que vous m'aimez ? »

Elle répondit, troublée de nouveau, sans bien comprendre ce qu'elle disait, sous le souvenir des paroles de son père : « Je suis à vous, mon ami. »

Il couvrit son poignet de baisers mouillés, et, se redressant lentement, il approchait de son visage qu'elle recommençait à cacher. Soudain, jetant un bras en avant par-dessus le lit, il enlaça sa femme à travers les draps, tandis que, glissant son autre bras sous l'oreiller, il le soulevait avec la tête : et, tout bas, il demanda : « Alors vous voulez bien me faire une petite place à côté de vous ? »

Elle eut peur, une peur d'instinct, et balbutia : « Oh, pas encore, je vous en prie. »

Il sembla désappointé, un peu froissé, et il reprit d'un ton toujours suppliant, mais plus brusque : « Pourquoi plus tard puisque nous finirons toujours par là ? »

Elle lui en voulut de ce mot ; mais, soumise et résignée, elle répéta pour la deuxième fois : « Je suis à vous, mon ami. »

Alors, il disparut bien vite dans le cabinet de toilette ; et elle entendit distinctement ses mouvements avec des froissements d'habits défaits, un bruit d'argent dans la poche, la chute successive des bottines.

Et tout d'un coup, en caleçon, en chaussettes, il traversa vivement la chambre pour aller déposer la montre sur la cheminée. Puis, il retourna en courant, dans la pièce voisine, remua quelques temps encore, et Jeanne se retourna rapidement de l'autre côté en fermant les yeux, quand elle sentit qu'il arrivait.

Elle fit un soubresaut comme pour se jeter à terre lorsque glissa vivement contre sa jambe une autre jambe froide et velue ; et, la figure dans ses main, éperdue, prête à crier de peur et d'effarement, elle se blottit tout au fond du lit.

Aussitôt il la prit en ses bras, bien qu'elle lui tournât le dos, et il baisait férocement son cou, les dentelles flottantes de sa coiffure de nuit et le col brodé de la chemise.

Elle ne remuait pas, raidie dans une horrible anxiété, sentant une main forte qui cherchait sa poitrine cachée entre ses coudes. Elle haletait bouleversée sous cet attouchement brutal ; et elle avait surtout envie de se sauver, de courir par la maison, de s'enfermer quelque part, loin de cet homme.

Il ne bougeait plus. Elle recevait sa chaleur dans son dos. Alors son effroi s'apaisa encore et elle pensa brusquement qu'elle n'aurait qu'à se retourner pour l'embrasser. À la fin il parut s'impatienter, et d'une voix attristée : « Vous ne voulez pas dont point être ma petite femme ? » Elle murmura à travers ses doigts : « Est-ce que je ne le suis pas ? » Il répondit avec une nuance de mauvaise humeur : « Mais non, ma chère, voyons, ne vous moquez pas de moi. » Elle se sentit toute remuée par le ton mécontent de sa voix ; et elle se tourna tout à coup vers lui pour lui demander pardon. Il la saisit à bras-le-corps, rageusement, comme affamé d'elle ; et il parcourait de baisers rapides, de baisers mordants, de baisers fous toute sa face et le haut de sa gorge, l'étourdissant de caresses. Elle avait ouvert les mains et restait inerte sous les efforts, ne sachant plus ce qu'elle faisait, ce qu'il faisait, dans un trouble de pensée qui ne lui laissait rien comprendre. Mais une souffrance aiguë la déchira soudain ; et elle se mit à gémir, tordue dans ses bras, pendant qu'il la possédait violemment. Que se passa-t-il ensuite ? Elle n'en eut guère le souvenir, car elle avait perdu la tête : il lui sembla seulement qu'il lui jetait sur les lèvres une grêle de petits baisers reconnaissants.

Puis il dut lui parler et elle dut lui répondre. Puis il fit d'autres tentatives qu'elle repoussa avec épouvante ; et comme elle se débattait, elle rencontra sur sa poitrine ce poil épais qu'elle avait déjà senti sur sa jambe et elle se recula de saisissement. Las enfin de la solliciter sans succès, il demeura immobile sur le dos. Alors elle songea ; elle se dit désespérée jusqu'au fond de l'âme, dans la désillusion d'une ivresse rêvée si différente, d'une chère attente détruite, d'une félicité crevée : « Voilà donc ce qu'il appelle être sa femme ; c'est cela ! c'est cela ! » Et elle resta longtemps ainsi, désolée, l'œil errant sur les tapisseries des murs, sur la vieille légende d'amour qui enveloppait sa chambre. Mais comme Julien ne parlait plus, ne remuait plus, elle tourna lentement son regard vers lui, et s'aperçut qu'il dormait ! Il dormait, la bouche entrouverte, le visage calme, il dormait. »

GUY DE MAUPASSANT, *Bel-Ami*, Folio, 1885

Le héros, Bel-Ami, est tout à la fois madré, opportuniste, profondément sans scrupule.

À l'inverse, les femmes du roman sont intelligentes, sensibles, mais toujours en danger de perdre réputation et statut social dans une société cynique et machiste. George Duroy n'hésite pas à prendre de force celle qui ne consent pas.

Dans le passage sélectionné, on voit le viol de Madame Walter.

« Dès qu'il eut refermé la porte, il la saisit comme une proie. Elle se débattait, luttait, bégayait :
« Oh ! Mon Dieu !... oh ! Mon Dieu !... »
Il lui baisait le cou, les yeux, les lèvres avec emportement, sans qu'elle pût éviter ses caresses furieuses ; et tout en le repoussant, tout en fuyant sa bouche, elle lui rendait, malgré elle, ses baisers.
Tout à coup elle cessa de se débattre, et vaincue, résignée, se laissa dévêtir par lui. Il enlevait une à une, adroitement et vite, toutes les parties de son costume, avec des doigts légers de femme de chambre.
Elle lui avait arraché des mains son corsage pour se cacher la figure dedans, et elle

demeura debout, toute blanche au milieu de ses robes abattues à ses pieds.
Il lui laissa ses bottines et l'emporta dans ses bras vers le lit. Alors, elle lui murmura à l'oreille, d'une voix brisée : « Je vous jure... je vous jure... que je n'ai jamais eu d'amant. »
Comme une jeune fille aurait dit : « Je vous jure que je suis vierge. »
Et il pensait : « Voilà qui m'est bien égal, par exemple. »

ÉMILE ZOLA, *Germinal*, Folio classique, 1885

Germinal est le grand roman social naturaliste de la vie des mineurs au 19^{ème} siècle. Zola y décrit leur exploitation, leurs luttes et la répression d'une grève dans le Nord. La condition des femmes, des jeunes et des petites filles y est particulièrement avilie. La sexualité, souvent sordide, la violence sexuelle, le viol interviennent comme des éléments de la violence sociale.

Ainsi, vers la fin du roman, trois des protagonistes principaux sont enfermés dans la mine éboulée. Chaval, le « mauvais » et jaloux détient un peu de pain et s'impose sexuellement contre ce viatique à la jeune fille de 15 ans, Catherine, qui l'a quitté pour Étienne, le militant ouvrier. Dans cette

situation extrême, Chaval cherche encore par le viol à humilier son rival, Étienne.

Émile Zola fait passer la violence faite à la jeune femme derrière le conflit entre les deux hommes.

« Tu sais, Catherine, il y aura la moitié pour toi quand tu auras trop faim. »

La jeune fille se taisait. Cela comblait son malheur, de se retrouver entre ces deux hommes.

Et l'affreuse vie commença.

Chaval se décidait à manger : il avait coupé la moitié d'une tartine, il mâchait longuement, pour ne pas être tenté d'avaler tout. Eux, que la faim torturait, le regardèrent.

– « Vrai, tu refuses ? dit-il à la herscheuse, de son air provocant. Tu as tort. »

Elle avait baissé les yeux, craignant de céder, l'estomac déchiré d'une telle crampe, que des larmes gonflaient ses paupières. Mais elle comprenait ce qu'il demandait ; déjà le matin, il lui avait soufflé sur le cou ; il était repris d'une de ses anciennes fureurs de désir, en la voyant près de l'autre. Les regards dont il l'appelait avaient une flamme qu'elle connaissait bien, la flamme de ses crises jalouses, quand il tombait sur elle à coup de poing, en l'accusant d'abominations avec le logeur de sa mère.

Une nouvelle journée s'achevait, et Chaval s'était assis près de Catherine, partageant

avec elle sa dernière moitié de tartine. Elle mâchait les bouchées péniblement, il les lui faisait payer chacune d'une caresse, dans son entêtement de jaloux qui ne voulait pas mourir sans la ravoir, devant l'autre. Épuisée, elle s'abandonnait. Mais lorsqu'il tâcha de la prendre, elle se plaignit.

« Oh, laisse, tu me casses les os »

Étienne, frémissant, avait posé son front contre les bois, pour ne pas voir. Il revint d'un bond, affolé.

« Laisse-la, nom de Dieu !

– Est-ce ça te regarde ? dit Chaval. C'est ma femme, elle est à moi, peut-être ! »

Et il la reprit, et la serra par bravade, lui écrasant sur la bouche ses moustaches rouges, continuant... »

Citons en contre-point le regard féministe de l'historienne **Michelle Perrot** avec **Mélancolie ouvrière**, Grasset, 2012. L'autrice retrace l'histoire de Lucie Baud (1870-1913), ouvrière en soie du Dauphiné. Il a fallu attendre le 21^{ème} siècle. et Michelle Perrot pour que soit raconté comment cette femme rebelle a impulsé de grandes grèves à la fin du 19^{ème} siècle. Lucie Baud a dénoncé les viols des ouvrières par les contremaitres et le suicide d'une de ces très jeunes femmes. Des événements qui provoquèrent la grève des ouvrières pour leur dignité.

Ces quelques exemples montrent comment la littérature classique peut permettre d'aborder le sujet des violences sexuelles sur enfants et jeunes filles. Bien sûr, il convient de garder à l'esprit le contexte de la société dans lequel les auteurs ont écrit.

2nde partie

La Rupture

aux 20^{ème}
et 21^{ème} siècles

4. L'inceste : récits et œuvres de fiction pour combattre le déni

À la fin du 20^{ème}, et surtout au début du 21^{ème} siècle, la société est bouleversée après les révélations des violences sexuelles. En 2017, la parole se libère avec les hashtags #MeToo ou #BalanceTonPorc. En 2021, le choc de la publication du livre de Camille Kouchner, *La Familia grande*, provoque la naissance du hashtag #MeTooInceste et des milliers de témoignages brisent l'omerta sur les réseaux sociaux. Le travail de la CIIVISE a permis que le mouvement s'amplifie.



Inceste commis par le père

Les romans présentés ici permettent de saisir les phases de la stratégie des pères violeurs : volonté de mettre sous emprise, manipulation, chantage, affirmation de la complicité de l'enfant, culpabilisation, afin de rendre l'enfant responsable.

Dans les livres de Christiane Rochefort et Christine Angot, on voit comment le lien de parenté qui fonde l'identité des petites filles est gravement abimé par les pères manipulateurs et violeurs.

CHRISTIANE ROCHEFORT, *La Porte du fond*, Grasset, 1988

Prix Médicis 1988, ce roman est celui de l'inceste d'une petite fille par son père. Il abandonne la mère et Christiane, puis revient lorsque la fillette a sept ans. Il met l'enfant sous emprise, et celle-ci se trouve alors dans une instabilité affective. Il banalise le viol et soumet Christiane au chantage de la mort de la mère, si elle lève le secret et rompt le silence. Le roman donne à voir les mots et les arguments emblématiques de la mise en place de l'agression.

L'écrivaine avec son style direct et original insiste sur la manipulation de l'enfant par le père incestueux. Dans « Les dits du maître », les propos du père violeur sont décryptés par Christiane Rochefort, mêlant le regard de l'adulte qu'elle est devenue à celui de l'enfant qu'elle a été¹⁶ :

« Les dits du maître :

(Le père) – Et dis-moi, qu'est-ce qu'il te reste à perdre maintenant ?

(Christiane) C'est vrai c'est déjà perdu. Mes illusions.

(Le père) – D'ailleurs on n'y peut rien, ce qui est fait est fait on ne revient pas en arrière.

¹⁶ Afin d'aider à la lecture hors le livre, ont été ajoutées les précisions suivantes : (Le père) lorsque celui parle dans le passé ; (Christiane) lorsqu'elle pense l'événement devenue adulte ; (Christiane enfant) la seule fois où elle prend la parole face à son père.

(Christiane) Puisqu'il le dit.

(Le père) – Ou alors il n'aurait pas fallu que tu commences du tout.

(Christiane) Que « je » commence.

(Le père) – Nous sommes embarqués dans le même bateau tous les deux, que tu le veuilles ou non.

(Christiane) Un à la barre, l'autre aux fers.

(Le père) – Si c'est ça qui te dérange les liens du sang ces vieilles lunes je peux te rassurer : c'est pratique courante dans les familles.

(Christiane) Rassurée.

(Le père) – Et personne ne s'en plaint.

(Christiane) C'est vrai on n'entend pas s'élever de partout des cris de douleur. Les miens non plus.

(Le père) – Après tout est-ce que je suis ton vrai père ? On n'est jamais sûr de ça.

(Christiane) La vertu de ma mère par-dessus les moulins, Roméo et Juliette aux orties. Et toute la sauce d'amour qui sait, une invention, depuis le début ?

(Christiane) C'est là que l'araignée tapie est arrivée sur la photo...

(Christiane petite fille) ... – S'il te plaît non... Laisse moi...

(Le père) – Quoi (photo : la souris repoussant le chat). Quand je dis viens, tu viens. Je suis ton père.

(Christiane) Qui et quoi où comment quand, ma grammaire fait des nœuds elle me fout le tournis.

(Christiane) Ainsi que me l'avait dit ma mère, il ne me connaissait pas. Et comme il ne me voyait pas il n'avait pas appris. Il apparut que j'étais de la sorte qui dès qu'il y a des barreaux se jette dessus, je ne sais pas où j'avais pris ça. Peut-être de « bon sang ne saurait mentir » – Mais celui de ma mère. Qui elle, mienne, l'est avec certitude. J'entrai en résistance.

Il sortit les armes.

(Le père) – Si tu n'es pas gentille, ce sera la guerre.

(Christiane) – Enfin on se retrouvait dans la clarté des choses.

Les deux côtés s'étaient rejoints. Au seul lieu possible : sur le front.

J'aurais droit, du moins, à mes défaites. »

CHRISTINE ANGOT, *Le Voyage dans l'Est*, Flammarion, 2021

Le père de Christine Angot a abandonné Christine et sa mère. Il revient quand elle a treize ans et s'emploie à mettre Christine sous emprise. Il fait un

chantage à l'amour et la place en complice. Une manœuvre particulièrement perverse et destructrice pour l'enfant. Un roman qui a compté dans l'émergence sociale de la question du viol par inceste.

Ce livre peut être lu par des grands adolescents, car il démontre bien comment procède le père incestueux.

De l'exaltation de la découverte d'une nouvelle relation avec son père à la brutalité de l'inceste

« – Je suis fière d'avoir un papa comme toi, tu sais. Je n'aurais pas pu rêver mieux.

– Pour moi aussi, Christine c'est une rencontre extraordinaire.

Il me regardait dans les yeux. Il a fait un pas en avant, et m'a embrassé sur la bouche.

Le mot inceste s'est aussitôt formé dans ma tête. J'ai pensé en me le formulant :

– Tiens, ça m'arrive à moi, ça ! ? »

Mise à nu de la stratégie du père agresseur qui place l'enfant comme complice du viol

« Il s'est allongé sur mon lit. J'ai pensé au temps qui restait pour se balader dans la ville.

– Viens à côté de moi, et tire un peu les volets.

Il a glissé la main sous mon pull.

– Pourquoi tu fais ça ?
 Il a chuchoté :
 – Parce que je t’aime, Christine. Souris-moi. Tu veux bien ?
 ... Il a fait glisser la fermeture éclair de mon pantalon. Il me l’a retiré. Le bas de mon corps était nu jusqu’à la ceinture.
 Il me regardait, en appui sur un coude :
 – Tu es belle.
 Il a mis sa tête entre mes jambes....
 – C’est bizarre, j’ai de la sueur au sexe.
 – Ce n’est pas de la sueur. Ça veut dire que tu aimes.
 ... Il a mis un doigt à l’intérieur de mon vagin. Le doigt s’est enfoncé.
 – C’est difficile, tu sais, pour un homme, de désirer une femme pendant des heures. Sans pouvoir se libérer. Regarde mon sexe. Tu vois ? Touche. Tu veux bien le toucher. »

Christine Angot décrypte et combat l’idée fallacieuse qu’il pourrait y avoir un lien entre viol par inceste et plaisir

« Est-ce qu’on demande à un enfant battu s’il a eu mal ? Pourquoi demande-t-on à un enfant violé s’il a eu du plaisir ? Un enfant battu est humilié par les coups, un enfant violé par les caresses. Ce sont des stratégies d’humiliation dans les deux cas. L’inceste est un déni de filiation, qui passe par l’asservis-

sement de l’enfant à la satisfaction sexuelle du père. Ou d’un personnage puissant de la famille. Savoir qu’il est asservi, humilié, déclassé, que sa vie est foutue, et son avenir en danger, quel plaisir un enfant peut éprouver à ça ? »

SOPHIE CHAUVEAU, *La Fabrique des pervers*, Gallimard, 2016

Avec Sophie Chauveau, nous pouvons prolonger cette réflexion. Elle interroge l’image du pervers et ce que la société a permis, en particulier dans les années 70, quand certains ont confondu liberté sexuelle avec le droit de devenir prédateur !

L’auteurice reconstitue la généalogie toxique d’une histoire familiale traversée d’incestes multiples. Elle inscrit cette généalogie de pédocrimel.le.s, exhibitionnistes et dominateurs-dominatrices dans l’acte fondateur qui fournit fortune, impunité et sentiment de toute puissance à ces violeurs (et violeuses) depuis la fin du 19^{ème} siècle. Ce livre est composé tout à la fois de l’enquête sur sa famille et de réflexions.

La culpabilité de se laisser faire

« Que dire, que faire surtout de la culpabilité de s’être laissée faire, d’avoir fatalement été complaisante à la volonté de souillure, que nos pères présentaient comme la moindre des choses, la manière la plus naturelle au monde de se comporter. Puisqu’ils nous aimaient. Puisque nous les aimions. Et c’est vrai bien sûr, que d’abord nous les avons aimés, c’est même précisément de ça qu’ils abusaient le plus. »

La définition du pervers

« Il n’y a que l’intention qui compte disent encore les bourgeois pour amortir les cadeaux comme les coups. Sans intention, rien n’existe, donc rien n’a eu lieu. Père est de ceux qui ne méditent ni ne préméditent. Des choses arrivent, ses mains se meuvent sur des gens qui n’avaient qu’à s’éloigner, sur sa fille qui n’en avait pas le pouvoir, mais comme lui n’a rien vu, rien voulu, il ne s’est rien passé. Il cueille au passage comme on hume une rose fraîchement éclosée en passant à sa portée. Aucune volonté de nuire, juste de jouir, et lui exclusivement. Il me faudra des décennies avant de découvrir, grâce à Bataille, Sade et Pauvert, que telle est précisément la

définition du pervers : un qui ne sait pas que l’autre existe, qui pioche, prélève des morceaux choisis de l’autre sans imaginer que cela peut faire mal. Puisque lui ne sent rien. »

Les années 70, la pétition de 77¹⁷

« Avoir vingt ans à Paris dans les glorieuses années 1970, quelle aubaine ! Je sais ce que je leur dois. Quelle chance formidable d’être à ce moment et à cet endroit du monde. Pourtant je n’ai jamais pu oublier l’affront que m’a fait subir mon époque tant aimée. Sa tentative de faire de la pédophilie sinon une vertu, au moins un bienfait pour les enfants, suivant la formule qui a fait florès du droit au plaisir ! Quelle formidable opportunité pour certains pédophiles qui durant plus d’une décennie furent vénérés comme des héros par les plus grands intellectuels de l’époque. Ils ont été jusqu’à rédiger une lettre ouverte publiée à la une du Monde des Livres, puis de Libération, signée par soixante-neuf d’entre eux dans le but d’exiger la libération de trois pédophiles qui revendiquaient haut et fort d’avoir donné du plaisir à des mineurs de moins de quinze ans !
 « Trois ans de préventive pour des baisers et des caresses, ça suffit. » Fièrement l’intelligentsia se battait pour la liberté de jouir.

17 Le Monde des livres, 26 Janvier 1977

Quand au texte, il affirmait que les enfants n'avaient subi « aucune violence » et qu'ils étaient tous « consentants », bien sûr. « Si une fille de treize ans a droit à la pilule, c'est pour quoi faire ? », questionnaient les plus grands noms de l'époque, parmi ceux que j'admiraient le plus. »

TONI MORRISON, *L'œil le plus bleu*, Christian Bourgeois éditeur, 1^{ère} parution 1970

Premier roman de Toni Morrison, il se situe à Lorain, une ville pauvre de l'Ohio, dans les années 40. L'autrice montre avec tout son talent la réalité féroce de cette Amérique raciste, où il n'y a pas de place pour les rêves des petites filles noires, en particulier celui de Pecola qui voudrait avoir les yeux bleus, pour qu'on la regarde enfin.

L'inceste est raconté par le père violeur, personnage abimé par la cruauté sociale et le racisme. L'autrice dans le récit du viol ne laisse aucune place à la parole de l'enfant qui n'est qu'une victime dont la souffrance ne trouve aucune place à ce moment du récit. Ce qui met mal à l'aise le lecteur et la lectrice.

Sans du tout toutefois atténuer l'horreur du viol, l'objectif de Toni Morrison est d'abord de condamner la violence sociale, politique et raciste de l'Amérique d'alors. Elle laisse peu de place pour clamer toute la gravité du viol par inceste.

Un enfant naîtra du viol qui ne vivra pas et la toute jeune mère-enfant sombrera dans la folie.

« Un samedi après-midi, dans la pauvre lumière du printemps, il est rentré chez lui en titubant et il a vu sa fille dans la cuisine. Elle faisait la vaisselle. Son dos étroit était penché sur l'évier. Cholly l'aperçut indistinctement et il était incapable de dire ce qu'il voyait ou ce qu'il sentait. Puis il a eu conscience de son malaise ; et ensuite cela s'est dissous en plaisir. Ses émotions se sont enchaînées en passant de la répulsion à la culpabilité, à la pitié puis à l'amour. Sa répulsion a été une réaction devant sa jeunesse, sa faiblesse, son impuissance. Son dos était voûté d'un côté ; sa tête penchait de l'autre comme si elle se protégeait d'une gifle permanente. Pourquoi avait-elle cet air de chien battu ? C'était une enfant sans problèmes – pourquoi est-ce qu'elle n'était pas heureuse ? L'affirmation claire de ses souffrances était une accusation. Il voulait lui briser le cou – mais tendrement. Le remords et l'impuissance sont montés en lui comme une bile. Que pourrait-il jamais faire pour elle ? Que lui donner ? Que lui dire ?

Que peut dire un noir liquidé au dos voûté de sa fille de onze ans ? S'il regardait son visage, il verrait ces yeux hagards et pleins d'amour... Elle a déplacé le poids de son corps et a levé un pied pour se gratter l'arrière du mollet avec l'orteil de l'autre pied. C'était un geste tranquille et pitoyable... Pauline faisait la même chose la première fois qu'il l'avait vue dans le Kentucky... C'était un petit geste tellement simple, mais il l'a rempli d'une tendresse étonnante... La tendresse a enflé en lui et il est tombé à genoux, les yeux fixés sur le pied de sa fille. Il a rampé vers elle à quatre pattes et il a levé la main pour attraper le pied dans une caresse maladroite. Pecola a perdu l'équilibre et a failli tomber ; Cholly a levé l'autre main vers ses hanches pour la retenir. Il a baissé la tête et lui a grignoté l'arrière de la jambe. Sa bouche tremblait au contact de la ferme douceur de la chair. Il a fermé les yeux et a laissé ses doigts s'enfoncer dans sa taille. La raideur de son corps bouleversé, le silence de sa gorge frappée de stupeur étaient meilleurs encore que ne l'avait été le rire insouciant de Pauline. Le mélange confus des souvenirs qu'il avait de Pauline et de cet acte violent et interdit l'a excité et un éclair de désir a descendu dans ses parties génitales, il a bandé, et les lèvres de son anus se sont adoucies. Tout autour de ce désir, il y avait une frontière de politesse. Il a voulu la baiser

– tendrement. Mais la tendresse n'a pas duré. L'étroitesse de son vagin était plus qu'il n'en pouvait supporter. Son âme a semblé glisser dans son ventre et jaillir en elle et sa gigantesque poussée pour la pénétrer lui a arraché le seul son qu'elle a émis – le bruit de l'air qu'elle aspirait au fond de sa gorge. Comme un ballon de baudruche qui se dégonfle brusquement. Après la désintégration – l'affaiblissement – du désir sexuel, il a eu conscience des mains humides et savonneuses de Pecola sur ses poignets, les doigts serrés, mais il a été incapable de savoir si son étreinte venait d'une tentative vaine mais obstinée pour se libérer ou d'une autre émotion... Elle semblait évanouie. Cholly s'est relevée et n'a pu voir que sa culotte grisâtre, si triste et si molle autour de ses chevilles. De nouveau la haine mêlée à la tendresse. La haine l'a empêchée de la relever, la tendresse l'a obligée à la couvrir. »

DELPHINE DE VIGAN,
Rien ne s'oppose à la nuit,
J.-C. Lattès, 2011

Le roman s'ouvre sur le suicide de Lucile, la mère de la narratrice. Il relate la vie tourmentée de Lucile, dans une famille apparemment unie et exubérante. Au cœur du récit, l'inceste dont fut victime à 16 ans, de la part de son propre père, la mère de la narratrice. Le roman montre comment le viol de la mère ronge sa vie et au-delà celle de ses enfants.

Interrogeant les possibilités de l'écriture pour réparer une « malédiction familiale », il donne à comprendre « le pouvoir de destruction du verbe et celui du silence. » Parmi de nombreux prix, le Renaudot des Lycéens, 2011.

« Recherche esthétique », c'est le nom du texte de sa mère distribué à toute la famille (père compris)

« Quelques jours plus tard, elle [Lucile] fit des photocopies de son texte, nous le donna à lire, l'envoya à ses parents et à tous ses frères et sœurs. [...]

Elle y décrit le mal-être qui ne cesse de grandir et dont elle se laisse envahir, jusqu'à son paroxysme [...]

Au bout de quelques pages, fragments douloureux additionnés les uns aux autres

sans cohérence apparente, le texte de Lucile se terminait par ces mots :
Nous partons pour notre maison de campagne. Je suis avec mon amoureux, nous sommes avec mon père. Je ne suis pas tendre, pourtant j'aime mon ami. La nuit je ne dors pas, je suis traquée. Forrest dort en haut. Je vais pisser, mon père me guettait, il me donne un somnifère et m'entraîne dans son lit.
Il m'a violée pendant mon sommeil, j'avais seize ans, je l'ai dit. »

Les suites de ce texte : Complicités et silence

« Pourtant il ne se passe rien. Nous continuons d'aller de temps en temps en week-end à Pierremont, personne ne chasse mon grand-père avec un balai, personne ne lui défonce la gueule sur les marches de l'escalier, ma mère elle-même parle avec son père et ne lui crache pas au visage. J'ai douze ans et la logique des choses m'échappe. Comment est-il possible qu'une telle révélation ne soit pas suivie d'effets ? »

À lire aussi

GABRIEL TALLENT, *My absolute Darling,* Gallmeister, Totem, 2018

Ce roman est lu et apprécié par les adolescent.es. Il pose à la fois la question de la difficulté d'échapper à l'emprise du père, alors que Turtie vit solitaire dans un tête-à-tête avec lui et, en même temps, celle du rapport à la loi quand la société ne protège pas.

Turtle, 14 ans, est élevée par un père survivaliste, violent et violeur dans une mesure au fond des bois. Dans ses journées, en dehors du collège, elle arpente la forêt, joue du couteau, tire avec des armes de guerre. La rencontre d'un jeune garçon va la faire sortir de l'emprise sinistre de ce père, et de ses viols incestueux. Sa révolte la mènera au crime, elle tue son père comme elle tuerait une bête sauvage, sans même questionner la possibilité d'un recours à la justice.

ÉVA THOMAS, *Le Viol du silence,* Fabert, 1986, réédition 2021

L'autrice est fondatrice de SOS Inceste. Ce livre fait le récit d'un inceste qu'elle a subi à 15 ans par son père et le traumatisme qu'elle a subi. Anorexie, stérilité, dépression ont suivi. Elle se trouve

engluée dans le silence. Un jour, elle ose parler, nommer le mal et dénouer les liens qui l'ont rendue muette. On suit son long chemin de reconstruction.

LAURA POGGIOLI, *Trois Sœurs,* L'Iconoclaste, 2022

Un roman qui permet de comprendre pourquoi les lois de protection contre les violences, les viols et les incestes sont si importantes. En Russie, les lois régressent...

L'autrice utilise le roman pour raconter de l'intérieur un crime perpétré par trois sœurs en 2018. Elles ont mis fin ainsi aux tortures et aux viols qu'elles subissaient de la part de leur père, sans trouver d'aide. Depuis fin 2020, les trois sœurs Khatchaturian sont « partiellement libres », l'affaire n'était pas terminée lors de la publication du livre.

Inceste du beau-père sur sa belle-fille

VLADIMIR NABOKOV, *Lolita*,
Maurice Girodias, 1955,
en langue anglaise,
et Gallimard, 1959, dans
la traduction française

Lolita est un roman qui met la lectrice, le lecteur mal à l'aise par le choix d'un récit à la première personne qui est celle du pédocriminel.

Le lecteur doit donc entrer dans la tête du narrateur et suivre ses fantasmes et ses réflexions. Comme l'écrit Neige Sinno : « Ce choix du point de vue oblige le contrat de lecture à une subtilité sophistiquée : on joue le jeu de l'auteur qui se met dans la peau du criminel sans pour autant entrer en empathie avec le personnage. »

Le roman raconte l'histoire de Lolita, 12 ans, victime de son beau-père. La mère de l'enfant meurt et le beau-père va avoir la possibilité de jouir du corps de la fillette. Le narrateur, Humbert-Humbert, est le pédocriminel lui-même pleinement conscient de sa monstruosité et de la souffrance qu'il impose à l'enfant. Manipulateur, il cherche à faire passer Lolita pour une nymphette et, ainsi, à la rendre responsable de l'inceste qu'il commet.

Le roman a fait l'objet de nombreuses controverses.

Le parti-pris du film de Stanley Kubrick en 1962, qui a transformé le propos en histoire d'amour impossible, en raison de l'écart d'âge entre le prédateur et Lolita présentée comme une jeune fille précoce, séductrice et provocatrice, a renforcé ce qui pouvait apparaître comme une ambiguïté du propos. Les photos de couverture du livre sont elles aussi ambiguës, Lolita y apparaît plutôt comme une jeune femme et non comme une enfant.

Nabokov lui-même a tenu à s'expliquer en 1975 : « Lolita n'est pas une petite fille perverse, mais une pauvre enfant qu'on débauche. »

Vanessa Springora pour sa part rend un vibrant hommage au roman : « Il y a eu contresens sur le réquisitoire que Nabokov dresse et sa condamnation sans ambiguïté du narrateur pédocriminel. Je me suis sentie prise en compte grâce à ce livre. »

Le narrateur est pleinement conscient de la souffrance de l'enfant et exerce un chantage sur Lolita après avoir mis en scène un soi-disant consentement :

« Voyons voir enfin ce qui se passerait si toi, une mineure accusée d'avoir porté atteinte à la vertu d'un adulte dans une auberge respectable, ce qui se passerait donc si tu te plainais à la police d'avoir été kidnappée et violée par moi ? Supposons qu'ils te croient. Une mineure qui permet à une personne de

plus de vingt et un ans de la connaître charnellement fait que sa victime tombe sous l'accusation de viol caractérisé, ou de sodomie avec circonstances atténuantes, selon la technique utilisée ; et la peine maximale est de dix ans. Je vais donc en prison. D'accord, je vais en prison. Mais qu'advient-il de toi, mon orpheline ? Eh bien, tu as plus de chance que moi. Tu deviens la pupille du bureau de l'Assistance publique – ce qui, je le crains, paraît passablement sinistre. Une brave gardienne à la mine grave, genre Miss Phalen mais en plus stricte et à la sobriété exemplaire, te confisquera ton rouge à lèvres et tes jolis habits. Fini de courir la prétentaine ! Je ne sais pas si tu as entendu parler des lois concernant les enfants dépendants, abandonnés, incorrigibles et délinquants. Tandis que je m'agripperais aux barreaux, toi, heureuse enfant abandonnée, on te donnera le choix entre divers domiciles, tous plus ou moins identiques, le centre de correction, la maison de redressement, le centre de détention pour mineurs, ou l'un de ces admirables hospices pour jeunes filles où l'on tricote des choses, chante des cantiques et mange des crêpes rances le dimanche. Rétive comme tu l'es, c'est là que tu aboutiras, Lolita—ma petite Lolita, cette chère Lolita quittera son Catulle et ira là-bas. Pour dire les choses plus simplement, ma

mignonne, si nous sommes pris, on te fera subir une analyse et on te placera dans une institution, c'est tout. Tu vivras, ma Lolita vivra (viens ici, ma fleur brune) avec trente-neuf autres imbéciles dans un dortoir sale (non, laisse-moi poursuivre, je t'en prie) sous la surveillance de gardiennes hideuses. Telle est la situation, tel est le choix. Ne penses-tu pas, dans ces conditions, que Dolores Haze ferait mieux de s'en tenir à son vieux papa ? »

NEIGE SINNO, *Triste tigre*, POL, 2023

Le livre de Neige Sinno est tout à fait singulier, entre récit et essai. Elle a reçu le prix Femina 2023 pour cet ouvrage.

Son autrice rend hommage à toutes celles qui, avant elle, ont ouvert des brèches dans les idées reçues par leurs textes et leurs révélations publiques. Elle cite des livres qui lui ont permis de penser ce qu'elle a vécu. La lecture de *Lolita* résonne avec sa propre histoire. Dans le discours de son beau-père, il y avait la même mise en scène du consentement : « Tu aimes ça, non ? Tu aimes, oui, comme tu aimes. Tu aimes tellement ça. »

Neige Sinno a été violée dès l'âge de 7 ans et jusqu'à 14 ans par son beau-père. Elle révélera le viol incestueux pour protéger ses sœurs.

Dès le début, elle résiste à son beau-père

« Je ne veux pas l'appeler papa..... Je ne le laisse pas s'approcher de moi.... Alors il vient la nuit et me caresse.

Je suis restée longtemps filiforme et osseuse... très bonne élève...

Comment une petite fille comme ça peut-elle attirer le regard d'un homme ?

Qu'est-ce qu'il voit quand il la voit ? Qu'est-ce qu'il peut y avoir d'érotique chez un petit être aux genoux croutés qui n'a pas encore perdu

toutes ses dents, qui peut passer une heure à essayer d'attraper des lézards entre les pierres chaudes de l'après-midi ?

L'innocence, c'est ça qu'il y a à voir, la plus pure innocence. Et ce qui l'attire, c'est peut-être simplement la possibilité de la détruire ». (p.46)

De l'importance de parler

« Il n'y a jamais de happy end pour quelqu'un qui a été abusé dans son enfance.

Pourtant il est vrai que, dès qu'on peut parler du traumatisme, c'est qu'on est déjà un peu sauvé. Cela ne veut pas dire que ce soit la parole ou la littérature qui réalise la thérapie. Au contraire, l'écriture ne peut advenir que quand le travail, une partie du travail a été fait, ce morceau du travail qui consiste à sortir du tunnel.

« Ce n'est qu'en y mettant des mots que je donne sa plénitude à la chose réelle qui se cache derrière les apparences ; cette plénitude veut dire qu'il a perdu le pouvoir de me blesser. » Virginia Woolf ».

J'étais devenu son objet

« La dissociation avait été pour moi un moyen de survie conscient, qui me permettait de dire que ce qu'il faisait, il ne le faisait pas à moi

mais à un objet de son désir, je me tenais en retrait, hors de portée ».

La question de la domination et du consentement

« Il est évident pour moi que je n'étais pas consentante, à aucun moment...

Un enfant qui ne résiste pas, qui ne court pas chercher du secours, qui ne s'oppose pas à son agresseur en le griffant au visage (évidemment ce sont des images ridicules, aucun enfant ne fait cela quand il s'agit de son instituteur, son oncle, son papa, qui s'approche de lui, avec des gestes qui ressemblent à de la douceur, mais supposons que cela soit possible), est-ce à dire qu'il consent à ce qu'on lui impose ? »

« La question de la domination est valable pour comprendre les agresseurs... Mais elle est utile pour comprendre les victimes aussi. Une personne violée est avant tout une personne qui a été sous le joug, sous la mainmise de quelqu'un qui a eu pendant un temps le pouvoir absolu sur elle.

La domination sexuelle est une forme de soumission qui atteint les fondements même de l'être.

La fellation, c'est un acte qui peut se pratiquer facilement, sans faire de bruit, qui ne laisse pas de trace... Mettre son sexe dans la

bouche d'un enfant c'est pénétrer non seulement son corps mais aussi sa tête... Concrètement et symboliquement, le sexe dans la bouche signifie une forte soumission et oblige la victime à participer ».

« Un problème central pour les survivants d'abus sexuels est celui de l'image de soi.

Certains mots ont provoqué en moi du dégoût pendant longtemps. Le mot viol était imprononçable. C'est contradictoire, car il m'a aussi libérée.

Je me souviens que, quand j'ai pu mettre ce mot sur ce qui m'arrivait, j'ai ressenti comme un courant d'air frais à l'intérieur de moi ». (p.174)

Le voisinage

« Ma mère avait été déconcertée de voir les voisins saluer mon beau-père à sa sortie de prison.

Ma mère dit à la voisine :

– On m'a dit que vous le saluez toujours, toi et ton frère.

Mimi la voisine :

– Mais, à nous, il ne nous a rien fait.

On sait malgré tout que, ce qu'il a fait, il l'a fait à tous. Il l'a fait à tout le village... J'ai sali la réputation du village.

C'est la dénonciation qui fait l'opprobre.
Le tabou dans notre culture, ce n'est pas le viol lui-même, qui est pratiqué partout, c'est d'en parler, de l'envisager, de l'analyser.
On apprend à vivre en sachant que ce monde sera toujours là, au détour du chemin ».

Ne pas tomber

« C'est un monde où l'on ne peut ignorer le mal. Il est là, partout, il change la couleur et la saveur de toute chose. Apprendre à rester sur le seuil de ce monde, voilà le défi, marcher comme des funambules sur le fil de nos destinées. Trébucher mais, encore une fois, ne pas tomber. Ne pas tomber. Ne pas tomber ».

Inceste d'un beau-père sur un jeune garçon, culpabilisation des enfants

CAMILLE KOUCHNER,
La Familia Grande, Le Seuil, 2021

L'inceste dont il est question ici est celui perpétré par un éminent et médiatique professeur de droit sur son beau-fils. Au cœur d'une famille très en vue, à la sexualité très « libre », le livre décrit une forme particulière d'emprise où l'acte est justifié par la « liberté » et la référence implicite à une forme supérieure d'initiation. La plupart des adultes, la mère y compris, refuse d'entendre. « L'inceste, il ne faut pas. Mais crier avec la meute, certainement pas. »

« Victor m'a demandé de venir le voir dans sa chambre. C'était la première fois. Quelques semaines après, je crois. Il m'a dit : « Il m'a emmené en week-end. Tu te souviens ? Là, dans sa chambre, il est venu dans mon lit et il m'a dit : « Je vais te montrer. Tu vas voir, tout le monde fait ça. » Il m'a caressé et puis tu sais... »

Je connais mon frère, il est apeuré. Plus qu'emmerdé de me parler, il guette mon regard, essaye de savoir : « C'est mal tu

crois ? » Ben non, je ne crois pas. Puisque c'est lui, ce n'est forcément rien. Il nous apprend, c'est tout. On n'est pas des coincés ! »

L'inceste et la culpabilité de la victime contamine la sœur jumelle : « Ma culpabilité est celle du consentement ».

« Puis l'hydre montre un nouveau visage. Dans nos silences, nos regards échangés, le serpent mord. Je suis coupable d'avoir participé.
La brûlure au fond de mon ventre, cette torture subreptice et constante me laboure le crâne. Une culpabilité qui, plusieurs fois dans la journée, jaillit et bouscule ma sidération : en ne désignant pas ce qui arrivait, j'ai participé à l'inceste. Pire, j'y ai adhéré.
[...]

Je vais t'expliquer, à toi qui dis que nous sommes tes enfants. Quand un adolescent dit oui à celui qui l'élève, c'est de l'inceste. Il dit oui au moment de son désir naissant. Il dit oui parce qu'il a confiance en toi et en ton apprentissage à la con. Et la violence ça consiste à décider d'en profiter, tu comprends ? Parce qu'en réalité, à ce moment-là le jeune garçon ne saura pas te dire non. Il aura trop envie de te faire plaisir et de tout découvrir, sûrement.

Je vais t'expliquer que, à force, ensuite, le jeune garçon va dire oui pour nier l'horreur de la situation. Ça va durer, et puis il va culpabiliser, se dire que c'est de sa faute, qu'il l'a cherché. Ce sera ton triomphe, ta voie de sortie pour en réchapper. »

L'inceste commis par le grand-père

CLAUDE PONTI, *Les Pieds-bleus*, Éditions de l'Olivier, 1995

Claude Ponti raconte avec une grande force narrative l'histoire d'un enfant battu, maltraité et humilié par ses parents. La mère et le père sont complices de l'inceste du grand-père. La capacité de résistance de l'enfant, malgré sa grande solitude, frappe le lecteur.

Le récit à hauteur d'enfant, le choix des mots, le réalisme des situations créent la proximité avec la lectrice, le lecteur.

« *Moi, je ne retrouverai jamais ma mère. Un jour, ça n'était plus la même. Mon père aussi, mais ça avait toujours été comme ça. C'est le jour où mon grand-père a voulu me tuer, la nuit. Il n'y avait pas assez de lit, alors j'ai dormi avec lui. Je me suis réveillé, il avait mis ma bite dans sa bouche et ses doigts ailleurs. J'avais très mal et j'ai crié. Alors, il m'a à moitié étranglé. Il voulait que je me taise, mais je ne pouvais pas parler, il m'étranglait. Je pensais à son dentier dans un verre, à la salle de bain, je ne pensais qu'à ça. Sa bouche*

en morceaux, la moitié à la salle de bain, l'autre sur moi. Il serrait très fort et il disait si tu le racontes, je te tue. Après, j'ai dormi sous le lit. Là, il ne pouvait pas m'avoir. Le lendemain, ma mère n'a rien vu, pourtant, c'était son père. C'est là que j'ai été sûr que ce n'était pas ma mère. Le soir, mon père m'a mis une raclée. Je voulais dormir seul, n'importe où, mais seul. Une raclée avec une rallonge électrique. Je n'ai rien dit, je n'y suis pas allé, c'est lui qui m'a jeté dans la chambre. J'ai encore dormi sous le lit. Les autres jours j'y allais tout seul, directement sous le lit, avec un couteau. »

Inceste frère-sœur

Un traitement « tolérant » par des écrivains reconnus

Dans la littérature classique, et tout au long des siècles, de nombreuses œuvres d'auteurs importants prennent comme sujet les amours incestueuses entre frère et sœur. Ces « passions » sont présentées comme irrésistibles et sont sublimées, se terminent mal, souvent par la mort d'un des deux protagonistes.

Ces livres montrent que le viol par inceste passe parfois encore pour de l'amour, en étant ainsi renommé.

Les auteurs présentent la transgression du tabou de l'inceste comme un élément du romanesque, de par l'interdit auquel se heurtent le frère et la sœur. La relation a l'air d'être égalitaire entre les deux adolescents, alors que de par le statut même des femmes, elle ne peut l'être.

Quelques exemples dans des œuvres contemporaines.

THOMAS MANN, *Sang réservé*, écrit en 1905, publié en 1921

Cette courte nouvelle est parue en France en 1931, quelques mois après **Confidence africaine** de **Roger Martin du Gard**. Dans les deux nouvelles un frère et une sœur « cèdent » à un amour incestueux... Ce qui les séparent c'est la condition sociale des protagonistes. Les héros de *Sang réservé* évoluent dans un milieu bourgeois raffiné, tandis que ceux de *Confidence africaine* sont des personnes simples. Le terme d'inceste n'est pas présent dans ces œuvres.

À la lecture, on a l'impression que les héros de Thomas Mann sont au-dessus du commun... La référence appuyée à Wagner renforce cette impression. Il y a une esthétisation de l'inceste frère-sœur comme si l'amour était plus beau s'il s'adressait « au même ».

MARGUERITE YOURCENAR, *Anna sœur...*, Gallimard, 1935

Ce texte fut écrit en 1925 et publié en 1935. Le récit se passe à Naples au 17^{ème} siècle. Anna et son frère vivent dans l'isolement de la campagne et une « passion » coupable naît entre eux. Pour expier, Miguel s'enrôlera sur un navire et sera tué par les

pirates, et Anna acceptera le mariage arrangé par son père avec un homme qu'elle n'aime pas.

La postface, écrite en 1981, est particulièrement intéressante, car Marguerite Yourcenar s'essaie à une explication. Elle cite des auteurs qu'elle admire et qui ont écrit des œuvres fortes, le théâtre de John Ford, les poésies de Byron. Le roman de Chateaubriand, *René*, trouve une place particulière. Il raconte la « passion » amoureuse d'Amélie pour René et celui de René pour Amélie. Pour y échapper, René embarque pour l'Amérique, Amélie s'enfuit au couvent et trouve la paix grâce à la religion... L'inceste est seulement considéré comme une faute au regard de la religion. Marguerite Yourcenar dans la postface semble vouloir expliquer l'inceste : « Peut-être pourrait-on dire qu'il [l'inceste] est vite devenu pour les poètes le symbole de toutes les passions sexuelles, d'autant plus violentes qu'elles sont contraintes, plus punies et plus cachées. »

On est frappé que cette grande écrivaine ne fasse aucune allusion aux souffrances que l'inceste cause aux sœurs, par les rapports de domination des hommes sur les femmes qu'il instaure.

MARGUERITE YOURCENAR, *La Pluie d'été*, Gallimard, 1990

Ernesto vit dans une famille nombreuse et pauvre à Vitry. Les parents sont immigrés, chômeurs. Le bonheur est dans les liens qui unissent tous les membres de la famille. Dans le texte, Ernesto et sa sœur Jeanne, sont tous deux piliers de la famille, responsables de la fratrie, isolés par cette charge, sans contacts sociaux. Cette situation les fait glisser de la grande complicité à l'inceste. Ernesto s'avère être un génie qui, à l'âge adulte, quitte la famille pour un destin glorieux. Jeanne part aussi, mais on ne sait pas ce qu'elle devient...

L'inceste est ici présenté comme une manière de tenir dans une situation difficile. À aucun moment, il n'est interrogé pour lui-même, pas plus que le destin de Jeanne !

MARIE NIMIER, *Petite sœur*, Gallimard, 2022

Le roman raconte comment l'emprise du frère sur sa sœur se met en place avec la complicité aveugle des parents, jusqu'à la tentative de viol et la lente prise de conscience de la narratrice.

Après la mort brutale de Mika à 28 ans, elle décide d'écrire ses souvenirs. Pourquoi n'a-t-elle pas revu Mika ces 7 dernières années ? Le roman explore les manipulations de Mika sur sa sœur.

Alice, la narratrice, est surnommée Lilou par son frère Mika, plus jeune de 11 mois, mais qui l'appelle toujours « petite sœur ». Il tisse ainsi petit à petit une relation d'emprise et de domination, lui qui, aux yeux de leurs parents, fait tout mieux qu'elle.

Tentative de viol du frère sur sa sœur

« ... Je suis déjà presque endormie quand la porte s'ouvre. Je sens la lumière à travers mes paupières.

Mon frère vient me rejoindre dans le lit. Il essaie de glisser son genou entre mes cuisses. Je pose une question stupide, cette question qui me hante, celle qu'a prononcée Mika quand j'ai voulu mettre le millefeuille à la poubelle.

– Je lui demande : pourquoi tu fais ça ?
Je dis encore, un peu plus fort : qu'est-ce que tu fais, Mika ?

Je le répète, comme si je ne sentais pas très bien ce qu'il faisait, ou ce qu'il tentait de faire, et je pense à mes dents qui ne sont pas brossées. J'espère que mon frère ne va pas essayer de m'embrasser, c'est cette chose-là qui me préoccupe, j'en ai honte aujourd'hui.

Je me tourne vers le mur et lui demande de me laisser dormir.

[...]

Il parle en me caressant le dos. Je repousse sa main dans l'espoir de le ramener à la raison, mais la raison, c'est qu'il me désire, et il prétend que c'est réciproque. Depuis que nous sommes ici, chaque nuit il rêve de moi, de nous, du couple que nous pourrions former si nous avions un peu plus de courage.

[...]

Il me tient par les poignets, ces poignets si fins qu'ils sont prêts à casser, il a l'air triste, me demande si je l'aime, et je lui réponds que je l'aime, évidemment, comme une sœur aime son frère. Je l'aimerai toujours, sauf s'il ne me respecte pas. Parce c'est ça qu'il est en train de faire, d'essayer de faire, il faut bien mettre des mots. Mika bondit, ne pas te respecter, moi, mais tu dérailles complétement, et je vois son visage tout près de mon visage, je ne sais pas ce qu'il attend, il dira qu'il ne voulait pas m'embrasser de force, il dira que j'étais bourrée, que je délirais, que c'était moi qui projetait. Tout est à la fois très rapide et très étiré, comme le jour où Mika avait fait semblant de me pousser dans le vide. Je sens mes dents attraper un bout de lèvres et se refermer d'un coup sec. Un goût de sang dans la bouche, je me demande si je ne me suis pas

blessée, mais non, ce sang n'est pas le mien. »

Prise de conscience de la narratrice

« Je prends peu à peu conscience de la puissance des courants souterrains qui nous traversaient, mon frère et moi. Je nous croyais différents, dans un royaume à part, avec ses règles particulières, son bonheur et ses accros intimement liés, sa complexité, ses petites tortures. J'emploie le mot torture, mais pour notre entourage, il ne s'agissait que de choses insignifiantes, des taquineries comme disaient mes parents, arrête de taquiner ta sœur, toujours en train de l'asticoter, et ils riaient, ça les faisait rire les parents, les bénéfiques secondaires, donc, sont difficiles à décrire.

[...]

Quand Mika me passait l'ortie sur les épaules : anodin. Quand il disait au pharmacien que j'avais utilisé du gel capillaire en guise de lubrifiant : anodin. Quand il me poussait vers le vide et prétendait qu'il m'avait sauvé la vie : anodin.

Des asticotages.

[...]

Pour Mika, le soin et la consolation faisaient partie intégrante de l'agression. Il rendait acceptable l'inacceptable. »

TIFFANY McDANIEL, *Betty*, Gallmeister, 2020

Le récit est âpre et dit avec force les violences sexuelles subies par les femmes d'une famille américaine d'une génération à l'autre.

Ce roman qui a connu un grand succès décrit une société américaine puritaine, sexiste et raciste.

Il raconte l'histoire de la petite indienne, Betty Carpenter, sixième de huit enfants. Parce que sa mère est blanche et son père Cherokee, la famille vit en marge de la société. Les plus noirs secrets de la famille se dévoilent peu à peu.

La narratrice, Betty, consigne dans son journal tout ce qui lui fait mal, le récit de l'inceste du grand-père sur sa mère, alors que celle-ci n'avait que 9 ans, ainsi que l'inceste d'un des frères (fils du premier inceste) sur la sœur ainée.

Ce roman montre comment l'écriture, le fait de nommer ce qui est arrivé dans la famille, a libéré Betty.

« C'est la vérité. Grand-père Lark a déchiré Maman. Pendant des années, il l'a violée. Elle est tombée enceinte de lui avant qu'elle ne rencontre Landon Carpenter. C'est pour cette raison qu'elle l'a choisi ce jour-là dans le cimetière, pour qu'il soit l'homme qui t'élèverait sans savoir que tu n'étais pas son fils.

Elle a pensé que ça serait pour toi une chance inespérée...

Leland a chiffonné les pages. Tandis qu'il tournait autour de moi, je sentais sa rage. Elle était si écrasante qu'elle aurait pu enfoncer n'importe laquelle des collines environnantes à six pieds sous terre. L'aplatir comme un rien. Lorsqu'il a ouvert la bouche, je me suis attendue à un hurlement que toute la terre allait entendre, mais il a seulement grincé des dents en lâchant :

– Menteuse.

– Tu es le portrait craché de Grand-père Lark.

– Parce que je n'ai pas de boue sur la peau comme toi ? m'a-t-il répondu en me lançant un regard plein de dégoût. Je tiens de Maman.

– Flossie. Fraya. Elles, tenaient de Maman.

Mais elles tenaient aussi de Papa. Quand je te regarde, je ne vois rien de lui.

– Ferme-la.

Il a levé au-dessus de ma tête le poing dans lequel il serrait les feuilles, comme s'il allait me frapper, mais je n'ai pas bronché.

– Tu ne me fais pas peur.

Il a craché sur ma joue avant de m'arracher l'autre bocal des mains. Au lieu de dévisser le couvercle, il a cassé le verre contre la scène. Il a secoué les feuilles pour les débarrasser des éclats. J'ai observé son visage se contracter convulsivement au fil de sa lecture.

– J'ai écrit cela après t'avoir vu violer Fraya dans la grange. Tu as fait ce que Grand-père Lark a fait à Maman, seulement toi, tu l'as fait à ta sœur. Tu as commencé avec Fraya quand elle n'avait que cinq ans. Je l'ignorais, au début, mais j'ai compris par la suite qu'elle l'avait toujours chanté dans les paroles de sa chanson. À cinq ans, la petite fille crie, le loup est là, il va la dévorer vivante. Le loup c'est toi, Leland. »

BRIGITTE LOZERECH, *L'intérimaire*, Fayard, 1986

La plus grande partie de ce roman autobiographique relate les errances de vie d'une jeune femme qui ne trouve nulle part sa place et entretient des relations de haine-amour avec sa famille qui affiche des valeurs qu'elle ne met pas en pratique.

Elle adore un père assez distant et ressent de la haine vis-à-vis de sa mère, femme au foyer épuisée par une multitude de grossesses, exposant sa frustration en affirmant à tout propos son dégoût des hommes. Ses parents ne sont pas disponibles pour entendre la détresse de la petite fille.

Au cœur du traumatisme qu'elle a vécu, l'autrice décrit les viols par ses frères et ses cousins dès

l'âge de 7 ans. À aucun moment ce ne sont, pour l'enfant, des jeux innocents :

« J'ai écrit la clairière. J'ai écrit la petite fille de sept ans à qui son frère Marcel donne une leçon de lecture un matin d'été. J'ai écrit comment cette leçon s'est terminée culotte basse, cuisses frôlées par une main du grand-frère. J'ai écrit qu'il l'a entraînée au fond du jardin, dans la clairière des pins. J'ai écrit la petite fille qui s'allonge docilement sous son frère. J'ai écrit les autres frères, les cousins qui se joignent à eux presque chaque jour. J'ai écrit les exigences devant lesquels elle se cabrait quelques fois avant de se soumettre à une loi qu'elle apprenait toujours : la loi du plus fort.

Ils étaient trois ce jour-là de septembre. Nous allions ramasser des mûres. J'étais trop petite pour attraper les mûres noires si tentantes. Deux de mes cousins et mon frère aîné en avaient leurs mains pleines et l'un d'entre eux m'en tendit une poignée. J'avançai ma main, mais d'un geste prompt, il les enleva de ma portée. – Si tu en veux, me dit-il, il faut d'abord que tu me sucés. »

À lire aussi

SYLVIE GERMAIN, *L'Enfant méduse*, Gallimard, 1991

Au cœur du Berry, une petite fille joyeuse, ses jeux pleins de douceurs. Et l'effroyable effraction de cette jeune vie par un monstre, l'Ogre, qui viole (et tue) des petites filles. Ce violeur, c'est son demi-frère, adulé par leur mère. Personne ne verra que la sauvageonne, maigre et agressive, rejetant l'ami d'enfance, qui a succédé à la charmante petite fille, vit un enfer.

Le viol incestueux dans la famille élargie, les cousins

MAZARINE PINGEOT, *Et la peur continue*, Pocket, 2022

Le récit d'une lente destruction de la narratrice, dont l'origine est un viol subi dans l'enfance. Cet épisode affleure à sa conscience, suite à la mort de sa cousine, elle aussi victime

« Il dérouille la porte, ses gestes sont brusques, il halète. Elles ne le reconnaissent pas. L'une à droite, l'autre à gauche, les liens sont déjà là, il a tout prévu. Il serre, ficelle et gros Scotch, les poignets se déchirent, comme les shorts et les maillots, découpés aux ciseaux, déchirés, jetés dans la boue et l'essence, il suffira de gratter l'allumette. Que fait-il maintenant ? Ce n'est pas clair. Les touche-t-il ? Leur montre-t-il quelque chose ? Rien ne s'imprime, ni sur le corps, ni dans l'esprit. Rien ne s'imprime. Cela signifie-t-il qu'il ne se passe rien ? Si pourtant, il se passe quelque chose. Le faune a ôté ses derniers vêtements et tandis qu'il s'approche de l'une, puis de l'autre, dans une distribution parfaite, un peu à droite, un peu à gauche, une caresse, un baiser, et qu'il s'excite tout seul,

qu'il devient fou, vraiment, hystérique même, qu'il frotte son sexe contre leur ventre, leur enfonce des doigts dans le corps - ça fait mal – il craque l'allumette dans un grand rire, et il la jette dans la flaque d'essence, et ça fait pschitt, des flammes s'élèvent, Lucie peut enfin voir le visage d'Héloïse déformé par l'étonnement – pas la peur, l'étonnement – et puis elles se regardent et sourient de se regarder, les yeux plongés dans les yeux de l'autre, ensemble, jusque dans la danse des Enfers, ensemble dans les flammes... Mais des bruits se font entendre, et des pas, bientôt des voix d'adultes qui font fuir le faune, le faune a disparu à jamais. On le verra ce soir au dîner. Elles auraient pu mourir, c'était le projet de Lucas, mais ils mangent de la purée-jambon assis les uns en face des autres avant d'aller se coucher. »

KHADIJA DELAVAL, *La nièce du taxidermiste*, Calmann Levy, 2022

Tout en décrivant précisément deux viols successifs (par une cousine et plus tard par des cousins) la narratrice ne peut réagir tant elle est engluée dans sa honte.

Autour de l'obsession de la culotte tachée par ses premières règles, sujet de la moquerie d'un de ses cousins, s'inscrit la sidération.

Puis vient le déni renforcé par son impérieux désir de se faire accepter. Enfin, c'est la prise de conscience que cette violence-là est inscrite dans un continuum de violences subies depuis toujours par les femmes de sa famille.

La petite fille, pour être intégrée au groupe, est livrée aux attouchements de ses cousins.

« J'étais dans mon admiration pour tous, et sans réfléchir, me rapprochais de l'un pour mieux me joindre à leur groupe. Leurs mains s'égarèrent, je repoussais celles de Zoufri et de Maridh, les seules qui s'aventuraient sur les zones de mon corps qui n'étaient pas dénudées. Je le faisais sans comprendre que pour eux, c'était l'enjeu. »

Une transmission familiale toxique

« Après tout, entre cousins et cousines on se passait l'aubergine, comme on disait dans le dicton. Tout ce que j'avais vécu, tout ce qu'on m'avait souhaité, c'était cette aubergine qui s'enfonçait en moi. J'étais tellement bête de ne pas l'avoir compris avant. Et peut-être même que la furie de ma mère, celle de toujours comme celle de cet été, était liée elle

aussi à une histoire d'aubergine, peut-être que ma mère avait pressenti sans pouvoir rien y faire que le sang qui coulait en moi allait me conduire à ça. Pendant ce long moment qu'a été mon dépuçelage, je me suis résignée à la hiérarchie qui m'écrasait, les grands cousins et juste au-dessus d'eux les adultes et leurs bons vœux, puis Dieu. Et plutôt que de continuer à défendre mon corps, j'ai mis en marche les mécaniques qui allaient me permettre de trouver une explication à ce trou qui ne désemplassait pas. »

5. Le viol : mettre des mots sur l'impensable



de très jeunes Arabes en Algérie. Si au long de l'ouvrage, l'auteur interroge ses « tourments face au péché », il n'existe pas de recul critique devant le très jeune âge de ses « partenaires », enfants en réalité. Il n'y eut aucune mise en cause de cet auteur en raison de la dimension pédocriminelle de ce livre. On peut analyser ces silences comme des indicateurs de l'état d'indifférence de la société, face aux souffrances des enfants soumis aux violences sexuelles, en particulier dans les pays colonisés.

Du rêve d'une histoire d'amour au viol

ANNIE ERNAUX, *Mémoire de fille*, Gallimard, Folio, 2016

Un livre important pour comprendre comment l'envie d'Annie Ernaux de vivre sa sexualité dans la liberté est mise à mal par son agresseur. Il profite de son désir

Dans cette première moitié du 20^{ème} s., la société est globalement tolérante face au viol. Mises à part quelques rares voix, on peine à mettre des mots pour nommer ce crime.

André Gide, Prix Nobel de Littérature en 1947, publie chez Gallimard en 1926, *Si le grain ne meurt*. Dans ces mémoires de jeunesse, l'auteur raconte les relations sexuelles auxquelles il se livre avec

d'une histoire d'amour pour la placer dans une situation de soumission de fait humiliante et culpabilisante.

Été 1958, Annie, toute jeune femme, quitte sa famille pour être monitrice. Pour la première fois, elle se sent libre, pleine de vitalité, mais peu sûre d'elle et ne maîtrisant pas les codes. Il a fallu toutes ces années pour faire remonter à la mémoire d'Annie Ernaux la fille qui vécut cet événement violent et fondateur.

La mise en place de l'emprise

« Ce qui est sûr, c'est qu'il a été le premier à lui proposer de danser. C'est un rock. Elle est confuse de danser aussi mal (possible qu'elle lui ait dit pour s'excuser). Elle virevolte à grandes enjambées, guidée par sa poigne à lui, ses sandales font clac clac sur le ciment de la cave. Elle est troublée parce qu'il ne cesse de la fixer intensément tout en la faisant tourner. Elle n'a jamais été regardée avec des yeux aussi lourds. Lui, c'est H., le moniteur-chef. Il est grand, blond, baraqué, un peu de ventre. Elle ne se demande pas s'il lui plaît, si elle le trouve beau. Il paraît à peine plus âgé que les autres moniteurs mais pour pour elle ce n'est pas un garçon, c'est un homme fait, plus en raison de sa fonction que de son âge. Comme son homologue féminin, la monitrice-chef L., il est pour elle du côté de ceux qui dirigent. Le midi même, elle a déjeuné à la

même table que lui, intimidée, très gênée parce qu'elle ne savait comment faire pour manger proprement la pêche du dessert. Pas une seconde elle n'a imaginé qu'elle pourrait l'intéresser, elle est abasourdie. En dansant, il recule vers le mur en continuant de la fixer. La lumière s'éteint. Il l'attire violemment contre son torse, écrase sa bouche sur la sienne. Dans le noir, des protestations fusent, quelqu'un rallume. Elle comprend que c'est lui qui a appuyé sur le bouton électrique. Elle est incapable de lever les yeux sur lui, dans un affolement délicieux. Elle n'en revient pas de ce qui lui arrive. Il chuchote, on sort ? Elle dit oui, ils ne peuvent pas flirter devant les autres. »

Le viol dans la chambre

« Ils sont dans sa chambre à elle, dans le noir. Elle ne voit pas ce qu'il fait. À cette minute, elle croit qu'ils vont continuer de s'embrasser et de se caresser à travers des vêtements sur le lit. Il dit « Déshabille-toi » Depuis qu'il l'a invitée à danser, elle fait tout ce qu'il lui a demandé. Entre ce qu'il lui arrive et ce qu'elle fait, il n'y a pas de différence. Elle se couche à côté de lui sur le lit étroit, nue. Elle n'a pas le temps de s'habituer à sa nudité, son corps d'homme nu, elle sent aussitôt l'énormité et la rigidité du membre qu'il pousse entre ses

cuisses. Il force. Elle a mal. Elle dit qu'elle est vierge, comme une défense ou une explication. Elle crie. Il la houspille : « J'aimerais mieux que tu jouisses plutôt que tu gueules ! » Elle voudrait être ailleurs mais elle ne part pas. Elle a froid. Elle pourrait se lever, rallumer, lui dire de se rhabiller et de s'en aller. Ou elle, se rhabiller, le planter là et retourner à la sur-pat. Elle aurait pu. Je sais que l'idée ne lui en est pas venue. C'est comme s'il était trop tard pour revenir en arrière, que les choses devaient suivre leur cours. Qu'elle n'ait pas le droit d'abandonner cet homme dans cet état qu'elle déclenche en lui. Avec ce désir furieux qu'il a d'elle. Elle ne peut pas imaginer qu'il ne l'ait pas choisie – élue – entre toutes les autres. La suite se déroule comme un film X où la partenaire de l'homme est à contretemps, ne sait pas quoi faire parce qu'elle ne connaît pas la suite. Lui seul en est le maître. Il a toujours un temps d'avance. Il la fait glisser au bas de son ventre, la bouche sur sa queue. Elle reçoit aussitôt la déflagration d'un flot gras de sperme qui l'éclabousse jusque dans les narines. Il n'y a pas plus de cinq minutes qu'ils sont entrés dans la chambre. »

Le mariage forcé et le viol conjugal, une réalité encore actuelle

DJAÏLI AMADOU AMAL, *Les Impatientes*, 2020

Ce roman permet aux jeunes de se sentir en proximité et en empathie avec les jeunes femmes en risque de mariage forcé, avec leur lutte et leur révolte.

Dans la région du Sahel où est née l'autrice, les femmes ploient sous les violences conjugales du mariage forcé et de la polygamie, imposés par les pères au nom de la tradition et de la religion. Un seul conseil : Patience !

La gestion de toutes ces situations est du ressort des mères et des autres femmes de la famille, efficaces relais d'une soumission dans laquelle elles sont elles-mêmes enfermées.

Une des héroïnes du roman se voit refuser par son père le mariage avec l'homme qu'elle aime. Il lui impose un mariage avec un notable inconnu dans une stratégie d'alliance des familles. Une autre jeune femme va subir un mariage forcé avec un cousin détesté.

Ce roman a reçu le Prix Goncourt des Lycéens 2020.

Comment se perpétue l'aliénation

« Ma mère fut chargée de m'annoncer la nouvelle. [...] »

La gravité de son visage me fit craindre le pire. Et je me levai immédiatement.

– Mère, que se passe-t-il ?

– Rien de grave, bien au contraire. Rien que du bonheur ! Alhamdulillah ! Ta bonne fortune se réveille. Enfin, je pourrais relever la tête avec fierté et cela, grâce à toi. Enfin, ma dignité est assurée. Mais je ne suis pas si surprise. Je savais que tu devais avoir une vie exceptionnelle.

– Quoi donc ?

– Ton oncle Hayatou a accordé ta main à un autre. Tu n'épouserai plus Aminou. Ton père te le fait savoir.

– Qui c'est ?

– Alhadji Issa ! L'homme le plus important de la ville. Tu gagnes au change. Ma seule inquiétude, c'est qu'il a déjà une épouse. J'aurais voulu t'épargner la polygamie. Moi qui en souffre tous les jours. Mais, de toute façon, si tu ne trouves pas une femme en entrant dans un foyer, tu es rattrapée par une autre, fatalement, tôt ou tard. Mieux vaut finalement en trouver une que d'en attendre une autre ! Une nouvelle qui fera pâlir d'envie

et de jalousie plus d'une dans ce repaire de louves. Il faut déjà penser à te protéger de tes sorcières de marâtres.

– Mais, Diddi, je ne le connais pas !

– Lui, il te connaît. Apparemment, il a beaucoup insisté pour t'épouser. Ton père en est très fier, tu le sais.

– Mais j'aime Aminou ! C'est avec lui que je veux me marier.

– L'amour n'existe pas avant le mariage Ramla. Il est temps que tu redescendes sur terre. On n'est pas chez les blancs ici. Ni chez les Hindous. Tu comprends pourquoi ton père ne voulait pas que vous regardiez toutes ces chaînes de télé ! Tu feras ce que ton père et tes oncles te diront. D'ailleurs, as-tu le choix ? Épargne-toi des soucis inutiles ma fille. Épargne-moi aussi, car ne te leurre pas, la moindre de tes désobéissances retombera invariablement sur ma tête. »

Nuit de nocce, nuit de viols, des violences contre lesquelles la jeune femme tente de se révolter. Une situation de torture présentée comme la norme dans cette société patriarcale

« Dès qu'il entre dans la chambre, sans même un regard vers moi, Moubarak met de la musique. Assise sur le tapis, dans le coin le plus obscur, je me recroqueville le plus

possible. Ma crise de larmes m'a fatiguée et complètement abattue. Je sens ma gorge, étranglée par l'angoisse.

– Tiens, tiens ! Voilà ma cousine et épouse chérie ! Tu viens ? On va consommer le mariage vite fait. Je t'avais bien dit que cette journée arriverait rapidement.

– S'il te plaît...

[...]

– Tu veux jouer ? D'accord on va le faire. C'est même mieux que tu résistes un peu. Je me ferais un plaisir de te dénuder.

[...]

Il se lève brusquement et, d'un mouvement imprévisible, me jette brutalement sur le lit et arrache mes vêtements. Je me défends autant que je peux. Quand il déchire mon corsage, je le mords farouchement. Il retire sa main d'où perlent des gouttes de sang. Furieux, il se met à me frapper. Je crie, je me débats, quand un coup violent m'assomme, et je tombe en travers du lit.

[...]

Personne ne fut scandalisé par mon état. Ce n'était pas un crime ! Moubarak avait tous les droits sur moi et il n'avait fait que se conformer à ses devoirs conjugaux. Il avait certes été un peu brutal mais c'était un jeune homme en bonne santé et viril. En plus, j'étais belle comme un cœur !

[...]

Ce n'est pas un crime ! C'est un acte légitime ! Le devoir conjugal.

[...]

Ce n'est pas un viol. C'est une preuve d'amour. On conseillera tout de même de refréner ses ardeurs vu les points de suture que ma blessure nécessita. On me consola. C'est ça, le mariage. La prochaine fois, ça ira mieux. Et puis c'est la patience, le munyal, dont on parlait justement. Une femme passe plusieurs étapes douloureuses dans sa vie. Ce qui s'était produit en faisait partie. Il ne me restait plus qu'à prendre des bouillies agrémentées de natron, ainsi que des bains chauds afin d'accélérer mon rétablissement. »

Viol en réunion

J. M. G LE CLÉZIO, *Ariane*, in *La Ronde et autres faits divers*, Gallimard, 1982

La nouvelle, *Ariane*, raconte le viol d'une jeune fille par une bande de jeunes hommes. Chaque moment et chaque geste sont détaillés, nous obligeant à imaginer toute l'horreur subie comme si nous assistions à la scène.

Dans ce recueil de onze « faits divers », l'auteur décrit dans chaque nouvelle la souffrance de ses personnages, la solitude et l'horreur.

Le Clézio décrit l'environnement, la cité grise sans beauté, une famille sans joie, la vie monotone et triste de la jeune fille, et les bandes de jeunes hommes à la virilité agressive qui rôdent...

« Elle monte les marches de l'escalier, elle pousse la porte d'entrée de l'immeuble, elle met la main sur le bouton de la minuterie. Alors elle les voit. Ils sont là qui l'attendent, tous, avec leurs blousons de vinyle noir et leurs casques aux visières rabattues qui luisent dans la lumière de l'escalier. Elle ne peut pas crier, parce que quelque chose se bloque dans sa gorge, et ses jambes

ne peuvent plus bouger. Ils se sont rapprochés. L'un d'eux, un grand qui a un blouson d'aviateur, et un casque orange avec une visière en plexiglas fumé, s'approche tout près d'elle, il la prend par le bras. Elle cherche à se dégager, elle ouvre la bouche, elle va crier. Alors il la frappe, de toutes ses forces, avec son poing, dans le ventre, là où le corps se plie en deux, et la respiration s'arrête. Il l'entraîne vers la porte qui est à côté de l'ascenseur, et ils descendent l'escalier de ciment qui résonne. On entend les bruits des téléviseurs au rez-de-chaussée, les bruits de la vaisselle, les cris des enfants. Sous terre, la lumière est grise, elle vient de deux ou trois ampoules au milieu des tuyaux et des conduits d'égout. Les motards avancent vite... ils ouvrent la porte. C'est une cave d'à peine quatre ou cinq mètres carrés, du ciment gris, des caisses, et par terre un vieux matelas. Ils jettent Christine par terre et l'un des motards allume une bougie, au fond de la cave en équilibre sur une vieille assiette. La cave est si petite qu'ils sont debout les uns contre les autres... Christine reprend son souffle. Les larmes coulent sur ses joues, barbouillent le rimmel et le fond de teint. Elle claque des dents.
– Déshabille-toi.
La voix du grand a résonné dans la cave étroite, une voix dure et rauque que Christine

ne connaît pas. Elle ne bouge pas, il se penche sur elle, et il tire sur sa veste, déchire le col. Alors Christine a peur, et elle pense à ses habits qui vont être déchirés. Elle enlève sa veste, la pose par terre. Elle va à l'autre bout de la cave, tout près de la bougie, et elle ôte son tricot rayé, elle défait la fermeture des bottes, elle fait glisser son pantalon, puis son slip et son soutien-gorge. Elle grelotte nue dans le froid de la cave, l'air efflanquée et maigrichonne, ses dents claquent si fort qu'elle sait qu'elle ne pourrait même pas crier ; elle pleure un peu, en geignant, et les larmes continuent à souiller ses joues de rimmel et de fard. Puis le garçon s'approche d'elle, il défait sa ceinture. Il la pousse sur le matelas et s'étend sur elle, sans ôter son casque. Les autres s'approchent et elle voit leurs visages penchés sur elle, elle sent leur haleine sur sa peau. Interminablement, l'un après l'autre, ils l'ouvrent, ils la déchirent, et la douleur est si grande qu'elle ne sent plus la peur ni le froid, mais seulement le vertige qui se creuse en elle, qui l'écrase plus loin de son ventre, plus bas, comme si le matelas mouillé tombait au fond d'un puit glacé, et noir brisant ses reins. Cela dure si longtemps qu'elle ne sait plus ce qui s'est passé. Chaque fois qu'un garçon entre en elle, en forçant, la douleur grandit dans son corps et l'entraîne au fond du puits. Les mains écrasent ses

poignets contre le sol, écartent ses jambes. Les bouches s'appliquent sur sa bouche, mordent ses seins, étouffent sa respiration... Puis la bougie tremble un peu plus et se noie dans la cire. Alors tout s'arrête. Il y a un silence, et le froid aussi terrible que Christine se roule en boule sur le matelas, elle s'évanouit. »

Signalons aussi :

VIRGINE DESPENTES, *King Kong* *Théorie*, Grasset, 2006

Publié 11 ans avant #MeToo, l'écriture de cet essai est provocante. Au cœur du livre, l'autrice raconte son viol subi à 17 ans, cet événement dont les femmes « ne peuvent ni se défendre, ni se remettre ». Elle opère un déplacement du fait individuel pour le restituer dans le système patriarcal.

Description du viol

« Pendant que ça se passe, ils font semblant de ne pas savoir exactement ce qui se passe. Parce qu'on est en minijupe, une cheveux

verts, une cheveu orange, forcément « on baise comme des lapins », donc le viol en train de se commettre n'en est pas tout à fait un. Comme la plupart des viols, j'imagine. J'imagine que, depuis, aucun de ces trois types ne s'identifie comme violeur. Ce qu'ils ont fait eux, c'est autre chose. À trois avec un fusil contre deux filles qu'ils ont cognées jusqu'à les faire saigner : pas du viol. La preuve : si vraiment on avait tenu à ne pas se faire violer, on aurait préféré mourir, ou on aurait réussi à les tuer. Celles à qui ça arrive, du point de vue des agresseurs, d'une manière ou d'une autre ils s'arrangent pour le croire, tant qu'elles s'en sortent vivantes, c'est que ça ne leur déplaisait pas tant que ça. »

À lire aussi :

KATTY REED PETTY, *True Story*, Gallmeister, Totem, 2023

Le roman pose, dans la société américaine, la question de la banalisation du viol. Alice, la victime, en a été détruite.

Le récit du viol était-il une « vantardise » cruelle et obscène de jeunes sportifs s'affichant en meute ou une sordide réalité ? Le livre met en cause une

société de jeunes hommes s'autorisant des formes de bizutages qui peuvent aller jusqu'au viol.

Le roman mêle les allers-retours dans le temps et les voix des protagonistes toujours sous l'emprise du drame, 16 ans après.

Le livre passe de l'autobiographie au thriller en utilisant différentes formes d'écriture : scénario, brouillons, mails...

Que s'est-il réellement passé dans la voiture qui ramenait chez elle Alice, 16 ans, ivre et inconsciente, après une fête entre lycéens ? Cette fin de soirée qui a mal tourné déchaîne les témoignages contradictoires, les rumeurs malveillantes.

Seize ans après les faits, quatre des protagonistes sont toujours sous l'emprise de ce drame.

Viol dans l'enfance, mémoire traumatique

MARIE CARDINAL, *Les mots pour le dire*, Grasset, 1975

Dans ce roman, Marie Cardinal raconte comment la révélation des détails d'un viol subi dans l'enfance ouvre une piste nouvelle pour avancer dans son travail d'analyse et comprendre d'où lui vient cette peur des hommes.

Le sujet principal du roman est le récit de la psychanalyse de la narratrice et la description du mal-être traumatique dans sa relation à sa mère. Presqu'à la fin de sa psychanalyse et du livre, **à la suite d'un cauchemar, la narratrice redécouvre le viol qu'elle a subi petite fille par un inconnu dans son escalier.**

« C'était au début de la guerre, j'avais 10 ans et depuis quelques jours ma mère avait décidé que j'irai en classe toute seule. À la sortie de l'école, un homme m'avait suivie sans que je m'en aperçoive. Je n'imaginai même pas que de tels hommes puissent exister...

L'homme s'était glissé derrière moi dans l'immeuble et il m'avait rejointe dans les escaliers. Des escaliers tapissés de carreaux

de faïence blanche à arabesques vertes. Dès que j'ai senti la présence de l'homme, j'ai eu très peur, une peur inexplicable. C'était un monsieur d'une quarantaine d'années, très correctement vêtu d'un pardessus clair, une sorte d'imperméable. Il avait un visage banal avec des yeux bleus et des cheveux blondasses, rien d'extraordinaire. Pourtant il me faisait horreur. Il s'est mis à me parler, il me demandait mon nom, il faisait des sourires mielleux, fourbes, il respirait fort. Je ne comprenais pas son regard, je le trouvais opaque. Il soufflait comme un bœuf. Ma voix ne parvenait pas à sortir de ma gorge, j'aurais pourtant voulu dire qu'il me laisse tranquille. Il a fait semblant de m'aider à porter mon cartable, histoire de me frôler. Cela, je l'ai très bien compris et j'ai refusé son aide d'un coup de coude. Alors il s'est approché de moi de telle sorte que je me suis trouvé coincée contre la rampe, je ne pouvais plus monter. Ensuite, avec des gestes dégoûtant, il s'est mis à caresser mon torse, cherchant des seins que je n'avais pas, et mes fesses dures, hautes et musculeuses comme en ont les enfants qui sont en train de grandir. Je n'ai pas pu supporter ce contact. En soufflant encore plus fort et d'une manière saccadée, il s'est mis à farfouiller dans son pantalon, du côté de sa braguette. Alors j'ai bondi et, m'agrippant à mon cartable comme à un fusil, j'ai grimpé les

escaliers quatre à quatre. L'homme, surpris par mon départ a d'abord perdu du terrain, puis il s'est ressaisi et s'est mis à monter lui aussi à toute vitesse mais en m'insultant maintenant : « Petite salope, petite pute, je vais te rentrer dedans. » J'étais une flèche de peur. Trois longs étages à escalader... La sonnette était haute, il fallait que je pose mon cartable et que je me hisse sur la pointe des pieds pour l'atteindre.

Je n'en avais pas le temps. Je me suis ruée sur la porte et j'ai tambouriné contre elle tant que j'ai pu, de mes pieds et de mes poings. Mais l'homme m'avait rattrapée et pendant que je mettais toute mon énergie à taper contre les battants de bois, j'ai senti sa main dégueulasse qui avait repoussé ma culotte et ses doigts qui entraient dans mes fesses et se tortillaient là, dans cet endroit sacré, honteux, précieux, sale, dont on ne parlait jamais. Des bruits de pas dans le hall d'entrée. « Petite putain je vais te rentrer dedans. » Mon dieu il va me tuer sauvez- moi ! L'homme continuait son travail, il m'écorchait, me blessait avec son doigt, il ne m'a lâchée qu'au dernier moment. Quand la porte s'est ouverte le salopard dévalait les escaliers, il était déjà loin.

... Je n'avais pas oublié l'aventure elle-même, mais j'en avais oublié tous les détails. Mon cauchemar me les a rendus et avec eux, intact

le dégoût, la nausée que cet homme avait provoqués et la peur intense de ce doigt qui me fouillait. Ce doigt qui n'était qu'un doigt après tout, qui n'était pas une arme... Il fallait que j'aille plus loin. Le chemin était devant moi, la direction elle-même était indiquée : peur d'une certaine mort, de la mort que l'homme donne à la femme. Peur ancienne ravivée en moi par le cauchemar. Peur éprouvée dans mon rêve par ma mère et peut-être aussi par d'autres femmes. Jusqu'à ce jour, et malgré l'analyse de mon rêve, je n'avais pas conscience d'avoir peur des hommes. »

ADÉLAÏDE BON, *La Petite fille sur la banquise*, Grasset, 2018

Dans ce livre, Adélaïde Bon permet de comprendre l'importance de nommer « viol » ce qui a été longtemps désigné par « attouchements ».

L'autrice décrit le processus de la mémoire traumatique après un viol subi dans l'enfance.

L'engagement dans une lutte collective pour faire reconnaître les souffrances dues à des violences sexuelles et à des viols a joué un rôle pour sa reconstruction.

L'identification du violeur, son procès et sa condamnation lui ont permis de sortir de son long tunnel.

« Lors des séances de thérapie corporelle, dès qu'il s'agit de tendre ou de détendre l'intérieur de ses cuisses, de son bas-ventre, de son périnée : nausées et remontées acides. La praticienne lui demande si elle a été victime de violences sexuelles, alors elle confie les attouchements de l'homme de la cage d'escalier, un dimanche de mai, et aussi l'autre souvenir, surgi en thérapie l'année passée, la grosse main d'homme sur le petit sexe, mais la main de qui, de quand, elle ne sait toujours pas.

[...]

Ce qu'elle appelle depuis plus de 20 ans attouchement sexuel, ses doigts à lui retrouvés en elle quatre ans auparavant et chaque jour depuis, c'est un VIOL... Peut-être après tout n'est-elle pas si folle, peut-être y a-t-il une raison à sa souffrance ? Quelqu'un lui a fait du mal, quelqu'un lui a fait ce mot-là. Et si la clef qu'elle cherche depuis toutes ces années, toutes ces années à fouiller en vain, si la clef c'était ce mot ?

[...]

Elle lit mille fois l'attestation de sa psychiatre. Les troubles que ma patiente présente sont tous compatibles avec les faits de violences sexuelles qu'elle décrit et ils entrent tous dans

le cadre des troubles psychotraumatiques spécifiques chroniques présentés par des victimes de violences sexuelles pendant l'enfance. Ces troubles représentent un handicap majeur et un trouble pour sa santé, ils nécessitent des soins psychothérapeutiques réguliers. Elle est diagnostiquée, elle souffre de quelque chose qui s'apparente à une maladie et qui peut être soigné et guéri, les méduses sont des symptômes pathognomoniques, les méduses sont la preuve médicale de ce qu'il lui a fait. Je ne suis pas folle, je ne suis pas vile, je ne suis pas faible, je ne suis pas violente. Simplement, un jour de mai, un homme m'a prise et m'a dévorée. »

Viol, emprise et domination

LOLA LAFON, *Chavirer*,
Actes Sud, 2020

Ce livre pose indirectement la question du délai de prescription du viol.

La manipulation du violeur qui profite de son pouvoir est décrite précisément. Chaque étape de la mise en place du piège est décortiquée du côté de l'enfant avec ses moments d'exaltation, de déprime, et l'inéluctabilité de l'emprise.

Cléo, l'héroïne ne vit que pour ses cours de *modern jazz*. Elle a treize ans, des rêves pour se propulser hors de sa vie banale de banlieue. Cathy, jeune femme fascinante, va lui faire miroiter la bourse d'une mystérieuse fondation Galatée : il faudra se montrer « mature » et « émancipée » avec un jury de vieux messieurs... Cléo va plonger et faire plonger d'autres collégiennes dans ce marais glauque de la prédation.

Au long des années, Cléo affronte ce double passé entre son humiliation de victime et sa culpabilité.

« Cléo était-elle plus... moderne ? Plus aventureuse ? Moins... conventionnelle ? Elle qui était une artiste ?

Elle opina, oui. Oui, oui.

Cléo avait de la chance, il adorait les danseuses. Les préférait aux musiciennes. Elles étaient tellement décontractées. À l'aise. Comme elle, sa petite fiancée adorable. Cléo pouffait, elle était trop jeune pour avoir un fiancé.

Ami-fiancé, peut-être ? Pour commencer ? Cléo avait elle un petit ami de son âge ? Avec lequel... Non ? Cléo n'était pas frigide au moins ?

Le mot « frigide » fondu comme un plomb informe au creux de l'estomac de Cléo.

Au moins, Cléo ne s'était pas laissé trifouiller par un gamin qui ne savait pas ce qu'il faisait. Tout le sang du corps de Cléo à l'arrêt, à l'écoute.

Pourrait-on considérer l'appartement comme un îlot de joies ? Un monde à part ? Loin de toute banalité ? Loin des conventions, des jugements liés à l'âge ? M'autorises-tu, Cléo ? Je peux ?

Tous ces points d'interrogation, personne ne lui avait jamais demandé l'autorisation de quoi que ce soit, cette douceur, ce respect étourdissant de Jean-Christophe, Cléo adorait ça, ses mots dilués jusqu'au chuchotement. Mais la langue de Jean-Christophe était comme une huitre dans sa bouche, morte et vivante, mouillée et visqueuse, qui bougeait trop et trop loin, l'odeur du vin se mêlait aux épices du plat en sauce, une haleine amère et

stagnante, sa langue comme un instrument caoutchouteux qui cherchait, fouillait. Une envie irrépressible l'avait saisie, d'ôter de sa bouche des résidus de salive, de chair, Cléo s'était essuyé la bouche du dos de la main. Et bien c'est vexant ça, Cléo !

Cléo était-elle tendu ? Les danseurs étaient à l'aise avec leur corps, normalement. Jean-Christophe étonné. Vexé ? Déçu ?

Paula pouvait lui faire un massage décontractant, si nécessaire, suggéra-t-il. Elle excellait en la matière.

Je peux ?

Ferme les yeux Cléo.

Cléo, treize ans, cinq mois et combien de jours, avait acquiescé.

Dire non c'était être frigide.

Derrière les yeux clos de Cléo, des voies lactées de losanges cuivrés défilaient, la partition modale du sang résonnait entre ses tempes, ce trafic avait le rythme d'un ressac.

La robe de toile orange remontée, ses collants baissés, les jambes flasques, embrouillée.

Attentive à ne pas ouvrir les yeux. Faire au mieux. Parce que ça n'était rien d'autre qu'une façon de la tester, d'être sûrs qu'elle ne se laissait pas démonter. Le métal d'une bague froide, les doigts tièdes et énervés, la respiration mouillée.

Te détendre Cléo...

Allez. Détends-toi

Détends-toi, bon sang.

Les doigts comme des insectes agacés exaspérés de ne pas réussir à aller là où ils s'acharnaient à aller quand même, des insectes de nuit qui s'en iraient une fois la lumière rallumée, il suffisait de se tenir parfaitement immobile.

Pas très excitante. Un bout de bois, Cléo.

[...]

La Cléo hagarde du printemps 1984 était une marionnette dont on aurait tranché les fils, démantibulée, petit tas dysfonctionnel que ses parents montraient, tel un paquet de linge mystérieusement malodorant, à des médecins : un gastroentérologue pour ses vomissements, une dermatologue pour une urticaire de plaques dures et violacées, un allergologue pour un asthme nocturne.

La nuit, accrochée à la couverture turquoise, ses haut-le-cœur la secouaient, des sanglots, sa mère lui tenait la main, son frère se blottissait contre elle, qu'est-ce que t'as Cléo ?

Ce qu'elle avait était une peine que multipliait une autre ; des mensonges multipliés par d'autres.

Une honte qui en dissimulait une autre. La honte de s'être laissé faire et la honte de ne pas avoir su se détendre pour se laisser faire. On ne va pas en faire toute une histoire, avait dit Marc, après.

[...]

Parce que tout n'a pas été rose pendant les déjeuners. J'y ai pensé, à raconter. Mais je n'ai pas le bon... comment je dirais ça ? La bonne histoire n'est pas la bonne histoire... Vous comprenez ? Personne ne va me plaindre avec ce que j'ai à dire. On va me juger. C'est normal, je n'ai pas été toute blanche. »

Cynisme du milieu littéraire et instrumentalisation de la littérature

VANESSA SPRINGORA,
Le Consentement, Grasset, 2020

L'autrice décrit l'exploitation prédatrice de l'écrivain d'âge mûr qui utilise des adolescentes comme jouet sexuel mais aussi objet littéraire, avec la complaisance du monde de l'édition et de la presse.

Le titre du livre fait référence à une « notion prétendument claire, le consentement, oui c'est oui non c'est non, utilisée de façon perverse par un adulte sur un enfant. Par l'acte d'écrire, Vanessa Springora était sortie du cadre qui l'avait mise sur le même plan que M., dans une chambre, dans un lit, dans des draps¹⁸. »

Elle y raconte la situation de violences sexuelles dans laquelle elle s'est trouvée : « À quatorze ans, on n'est pas censée être attendue par un homme de 50 ans à la sortie de son collègue, on n'est pas

¹⁸ Christine Angot dans « L'édito culturel », France Inter, 19 octobre 2023. L'autrice y oppose le livre au film au titre éponyme dans lequel les choix de réalisation – l'actrice est majeure, l'image est traitée de façon érotisée – redonnent son sens ambigu au mot consentement au bénéfice du prédateur.

supposée vivre à l'hôtel avec lui, ni se retrouver dans son lit, sa verge dans la bouche, à l'heure du goûter. »

C'est l'obtention en 2013 du Prix Renaudot essai à G.M. qui la décide à « enfermer » l'écrivain dans un livre. On suit la narratrice dans son émancipation et sa lente reconstruction durant la trentaine d'années qui suivront.

Comment l'écrivain enferme la fillette

« L'air de rien, il traverse la rue tout en bavardant, je le suis machinalement, étourdie de paroles, et je me retrouve devant l'arrêt de la même ligne, en sens inverse. Le bus arrive, G. m'invite à monter, me dit en souriant de ne pas avoir peur, le ton de sa voix est rassurant. « Il ne vous arrivera rien de mal ! » Mon hésitation semble le décevoir. Je ne m'étais pas préparée à ça. Incapable de réagir, prise au dépourvu, je ne veux surtout pas avoir l'air d'une idiote. Non, surtout pas, ni d'une gamine qui ne connaît rien à la vie. »

Complicité du milieu littéraire : les viols sont « justifiés » au nom de l'art

« Emil [Cioran, le philosophe], je n'en peux plus, finis-je par hoqueter entre deux sanglots. Il dit que je suis folle, et vais finir par le devenir s'il continue. Ses mensonges, ses

disparitions, ces filles qui n'en finissent pas venir frapper à sa porte et même cette chambre d'hôtel où je me sens prisonnière. Je n'ai plus personne à qui parler. Il m'a éloignée de mes amis, de ma famille.

- V. me coupe-t-il d'un ton grave, G. est un artiste, un très grand écrivain, le monde s'en rendra compte un jour. Ou peut-être pas, qui sait ? Vous l'aimez, vous devez accepter sa personnalité. G. ne changera jamais. C'est un immense honneur qu'il vous fait en vous choisissant. Votre rôle est de l'accompagner sur le chemin de la création, de vous plier à ses caprices aussi. Je sais qu'il vous adore. Mais souvent les femmes ne comprennent pas ce dont un artiste a besoin. Savez-vous que l'épouse de Tolstoï passait ses journées à taper le manuscrit que son mari écrivait à la main, corrigeant sans répit la moindre de ses petites fautes, avec une abnégation complète ! Sacrificiel et oblatif, voilà le type d'amour qu'une femme d'artiste doit à celui qu'elle aime.

- Mais Emil, il me ment en permanence.

- Le mensonge est littérature, chère amie !

Vous ne le saviez pas ? »

Viol par un homme de pouvoir, un politique

TANGUY VIEL, *La fille qu'on appelle*,
Les Éditions de minuit, 2021

Tanguy Viel centre son roman sur l'abus de pouvoir d'un maire qui profite de la fragilité d'une jeune fille pour la soumettre et la violer.

C'est un livre qui interroge l'impunité des hommes de pouvoir protégés par leur statut.

La construction du récit, le processus d'écriture conduit la lectrice, le lecteur à percevoir le système de la mise sous emprise de la jeune femme par l'élus agresseur

Une jeune femme, Laura, revient dans sa ville natale. Son père, chauffeur du maire, espère que celui-ci aidera sa fille à se loger.

Quand elle dénonce à la police son viol par l'élus et lors de son procès, son passé de modèle dénudé pour un magazine se retourne contre elle. Toute justice lui est déniée, mais elle aura eu néanmoins le courage de dénoncer.

« Et tout ce que je peux vous dire, elle a repris, c'est que ce qui nous étouffe

quelquefois, ce n'est pas la panique de l'instant, plutôt la vue qu'on a soudain sur son propre futur.

Ils se sont regardés à nouveau les deux policiers, se demandant de plus en plus à qui ils avaient affaire à force de cette manière un peu digressive, un peu désaffectée aussi, qu'elle avait de raconter son histoire, comme si elle ne lui appartenait pas vraiment, comme si elle se regardait elle-même la raconter sans qu'à aucun moment, non, elle n'ait cherché à les prendre par les sentiments – sa manière à elle, finiraient-ils par comprendre, d'y parvenir. Et alors elle a continué :

Mais ce contrat, en fait, je l'avais déjà signé. Comment ça ? a demandé le flic.

Je veux dire, c'est l'image que j'ai eue à ce moment-là, l'image de toutes ces pages que je tenais dans mes mains et qu'il était trop tard pour déchirer devant lui, trop tard pour lui demander de partir maintenant, lui, le maire de la ville, non, je vous dis, c'était signé. Et alors, oui, elle s'est assise, sur le rebord du lit, à côté de lui, pas trop près mais quand même. Et dans le silence qui suivi entre eux deux, sous la signature qu'elle venait de déposer là sur la dernière page, il y a eu comme une forêt immense qui avait poussé d'un coup, faite de mille signes minuscules que l'un et l'autre essayaient de déchiffrer à la vitesse de la lumière – lui, sa disponibilité à

elle (il aurait pu penser : sa fragilité mais non, il a pensé : sa disponibilité), elle son désir à lui (elle aurait pu penser : sa vulgarité mais non elle a pensé : son désir). Et alors, très lentement, sans un mot de plus, il a pris sa main dans la sienne.

C'est à cet instant précis que ça a vraiment eu lieu, elle a dit, pas celui d'après, non pas plus tard. Pas même quand j'aurais son sexe dans la main, elle a dit – oui, crûment elle dirait ça, quand jusqu'alors elle avait été si rétive à livrer les faits dans leur simplicité, c'est-à-dire dans leur brutalité, et puis soudain c'était sorti comme ça, sans le moindre détour, une simple histoire d'organes qui n'auraient pas dû se rencontrer et parce que peut-être ça aurait été pire pour elle de ne pas le dire comme ça, de persister dans tous les silences et les périphrases qui depuis un moment déjà laissaient flotter l'image en elle et pour dire quoi ? Une chose qui pouvait tenir dans le plus simple énoncé du monde – son sexe à lui donc, dans sa main à elle.

Oui, elle a repris, quand j'ai senti la paume tiède de sa main, c'était comme si ma propre main n'était plus la mienne, et qu'alors c'était toute l'énergie du vivant en moi qu'il avait réussi à saisir, à contrôler ou magnétiser, je ne sais pas, en tout cas à partir de là il a pris le pouvoir et alors quand il a soulevé ma main, quand il l'a approchée très doucement de sa

ceinture, au contraire, si je peux expliquer ça, au contraire à partir de là c'était comme si le monde se recomposait doucement, je veux dire comme si de tout ce qui suivrait, chaque geste ou parole qui suivrait ils n'étaient pas là pour augmenter le souffle de l'explosion mais bien pour garantir que tout ça était logique, que tout ça était cohérent et comme ordonné par un dieu que je ne connaissais pas mais qui avait l'air de savoir ce qu'il faisait – en tout cas je m'en suis remise à lui, le dieu inconnu pour tout ce qui se passerait dans cette chambre ce jour-là.

... Là, devant les deux policiers, elle a laissé traîner un long silence qu'ils n'ont pas osé interrompre, comme si elle réfléchissais à l'ordre des choses et le recomposait si difficilement.

Il a dit qu'il pourrait m'aider, elle a repris. Je l'ai fait parce qu'il a dit cela d'abord : je veux t'aider, Laura. »

HÉLÈNE DEVYNCK, *Impunité*,
Seuil, 2022

Le livre d'Hélène Devynck décrit les situations vécues par chacune des femmes violées par Patrick

Poivre d'Arvor. Il donne à voir le contexte professionnel, sociétal et idéologique qui a rendu possible ces violences sexuelles et ces viols. Ce témoignage fait comprendre la grande difficulté à dénoncer ces viols et à les faire reconnaître par la justice.

Journaliste, Hélène Devynck a travaillé vingt ans au sein du groupe TF1. Entre 1991 et 1993, elle a été l'assistante pour le 20 heures. Elle a été violée par le présentateur vedette de la chaîne en 1993.

À la suite du dépôt d'une première plainte en 2021, après des années de silence, Hélène Devynck décide de témoigner auprès de la justice. Puis avec d'autres, 3, 8 puis 20 femmes, elle témoigne dans la presse. La justice classera sans suite les plaintes pour prescription ou insuffisance de preuves ce qui n'est pas un acquittement.

Utiliser les bons mots

« Le Major parlait d'un « prédateur ». Le mot me gêne. Je finirai par m'en accommoder faute de mieux, mais il évoque les grands fauves, là où je ne vois que la petitesse de la répétition compulsive. Il est du côté de l'animalité, de la déshumanisation. Je n'ai pas été violée par un animal mais par un homme superbement intégré à la communauté. J'ai du mal à me considérer comme du gibier pourchassé. » (p.33)

Que fait l'entourage professionnel du violeur ?

« S'il n'y avait pas de témoins de ce qui se passait dans le bureau, le reste était au vu et au su de tous.

Personne ne s'en est inquiété.

Tout ceux qui ont assisté de près ou de loin au spectacle ne sont pas des êtres particulièrement malveillants. TF1 n'était pas rempli de monstres, d'arrivistes sans états d'âmes, d'imbéciles autocentrés. Il y en avait bien entendu, comme partout, comme dans tous les lieux de pouvoir, mais ils constituaient une petite minorité.

Pourquoi ce qui s'est passé si souvent pendant des années dans le bureau de la vedette est-il demeuré impossible à comprendre ? Un récit encore impossible à entendre pour certains de ceux qui ont assisté à ce ballet et n'ont rien dit. » (p.66)

Police, justice

KARINE TUIL, *Les Choses humaines*, Gallimard, Folio, 2019

Ce roman repose sur une description très documentée des étapes du processus judiciaire suite à un dépôt de plainte pour viol. Il déconstruit l'image de jeunes hommes se considérant appartenir à l'élite, qui expriment ce qu'ils croient être leur « supériorité virile » dans des soirées s'apparentant à des « bizutages ». Les filles y sont considérées comme des objets, comparées, notées, classées, des trophées à ravir. La gravité du viol comme crime n'est même pas envisagée par ces hommes ni la souffrance qu'ils imposent aux jeunes femmes.

Alexandre, étudiant brillant, est le fils d'un couple de pouvoir, médiatiquement en vue. Durant une soirée où elle l'accompagne, Alexandre viole la fille du compagnon de sa mère.

« Qui avait, le premier, lancé le jeu ?

Rémi Vidal. Brun, de petite taille, au corps musculeux, il était à peine plus âgé qu'Alexandre, c'était lui qui avait créé dès son entrée dans une école d'ingénieurs un site destiné à noter les filles – les plus belles étant les mieux classées – et qui couchait avec qui. Le principe du jeu, qui s'apparentait à un

bizutage, était simple : chacun d'eux devait séduire une fille présente à la soirée et revenir, avant 2 heures du matin, avec l'un de ses dessous. Dans le cas contraire, le perdant avait un gage : diffuser sur son compte Facebook ou Instagram une photo de lui en caleçon qui resterait en ligne pendant trente minutes. De l'excitation, voilà ce qu'il leur fallait. De l'adrénaline. De l'action. Une expression virile. De la peur. Des enjeux moraux.

– Mademoiselle Wizman, reconnaissez-vous la personne présente comme étant votre agresseur ?

Mila jeta un regard furtif vers Alexandre et acquiesça.

– Pouvez-vous nous dire ce que vous reprochez à cet individu ?

– Il m'a violée dans un local poubelle.

Elle avait répondu sans le regarder cette fois, les yeux fixant ses jambes, le dos voûté, les mains cachées sous les manches de son pull.

– C'était la première fois que vous le rencontriez ?

Elle releva légèrement la tête.

– Non, je l'avais déjà rencontré une fois, c'est le fils de la compagne de mon père.

– Vous avez entendu les déclarations du mis en cause. Souhaitez-vous faire des remarques ?

– Ça ne s’est pas du tout passé comme ça. C’est vrai, j’ai accepté de le suivre dans le local pour fumer, mais tout le reste est faux. Il m’a obligée à lui faire des choses alors que je ne voulais pas !

Mila Wizman se mit à trembler, elle avait de grosses difficultés à parler, ses yeux étaient pleins de larmes.

– Quel genre de choses ? Une fellation ?

Sa jambe droite était secouée de spasmes musculaires.

– Oui, il m’a obligée en tenant mes cheveux et après il a entré ses doigts à l’intérieur de moi, je ne voulais pas, c’était horrible et il a continué.

– Avez-vous crié ? L’avez-vous repoussé ?

– J’étais tétanisée. »

PASCALE ROBERT-DIARD, *La Petite menteuse*, L’Iconoclaste, 2022

Le livre qui se lit facilement, invite à une réflexion sur l’influence de la pornographie dans les relations entre les garçons et les filles et sur la qualité de l’écoute des adultes.

Lisa, victime d’une fellation imposée et filmée par des collégiens de sa classe, et craignant un

chantage et la mise en cause de sa réputation, ne voit que le mensonge pour tenter de se protéger et de se faire protéger.

L’extrait ci dessous décrit le viol dont des collégiens se sont rendus coupables.

Un témoin devenu adulte, Ryan : le jeu du bandeau, celui qui a filmé

« Le beau, le brillant, l’impeccable, le redoutable Ryan Arnold. Celui qui avait humilié Lisa par son regard glacé quand elle s’était agenouillée près de lui pour lui faire la même chose qu’aux deux autres, et qui lui avait volé ce qu’elle avait de plus fragile à ce moment-là, le respect et la considération pour elle-même. « Étudiant », s’était-il présenté.

– Étudiant en quoi ?

Il donna le nom prétentieux d’une école de commerce.

– Vous vous souvenez du jeu du bandeau ?

– Euh. Non, je ne vois pas.

La voix d’Alice était devenue dure, tranchante.

– Vous êtes sûr ?

– J’avais quinze ans... C’est loin, tout cela. J’ai oublié.

– Vous avez de la chance d’avoir oublié. Je vais vous le rappeler.

Lisa avait raconté à Alice ce mercredi après-midi où ils s’étaient retrouvés dans la chambre

de Sébastien. Les garçons lui avaient proposé ce « jeu du bandeau » qu’ils avaient dû voir dans les films porno dont ils se gavaient. Elle avait protesté, ils s’étaient moqués d’elle, Sébastien lui avait dit que c’était juste pour s’amuser, elle avait fini par se laisser faire. C’était ce jour-là, avait-elle appris, que Ryan l’avait filmée.

– Ça ne s’est passé qu’une fois...

– Qui tenait le téléphone portable ?

– Je ne sais plus... peut-être que c’était moi.

– Oui, Monsieur, c’était vous. Vous qui filmiez Lisa. Vous avez ensuite montré la vidéo à vos deux inséparables camarades. Ah ! Vous avez sans doute beaucoup ri tous les trois ! Que c’était drôle de tenir la réputation d’une fille au bout de votre pouce. Il suffisait d’un clic et tout le collège saurait. Et dites-moi, qu’avez-vous fait de cette vidéo quand vous avez su que Lisa racontait qu’elle avait été violée ?

– Je crois que je l’ai effacée.

– Vous croyez ou vous en êtes sûr ?

Sa voix était si agressive que la présidente la rappela à l’ordre.

– Maître ! Monsieur n’est que témoin.

Alice renouvela sa question.

– Qu’avez-vous fait de cette vidéo ?

– Je l’ai effacée.

– Bien. Je vous souhaite de faire une belle carrière, Monsieur.

Ryan Arnold quitta la barre en marchant si vite qu’il manqua de se cogner contre un banc. Une grande tache de sueur auréolait sa belle chemise blanche. Lisa était vengée. » (p.157)

La construction d’un mensonge

« – Étiez-vous consentante ?

– Je... J’osais pas dire non. Je voulais que ça s’arrête.

– Aviez-vous peur d’eux ?

– Quand j’ai su que Ryan m’avait filmée, oui, j’ai eu peur.

[...]

– Lisa, je vais vous poser une question difficile. Vous avez menti et vous avez expliqué pourquoi. Mais les jurés sont en droit de se demander si, en plus d’avoir été menteuse, vous avez été manipulatrice. Vous étiez vierge. L’expertise était déjà au dossier. Est-ce pour cela que vous avez accusé Marco Lange de tentative de sodomie ?

Alice connaissait la réponse. Lorsqu’elle lui avait posé cette question dans son bureau, Lisa avait répondu tout à trac :

– Parce que les garçons parlaient plus de ça que du reste.

Elle le redit devant la cour. » (p.168)

À lire aussi

NASTASIA RUGANI, *Je serai vivante*, Gallimard, Scripto, 2021

Un livre qui interpelle sur l'absence d'écoute à laquelle est confrontée une jeune plaignante dans un poste de police. Il permet de mesurer l'importance de la mise en place de procédures pour recueillir la parole.

La narratrice va déposer plainte dans un commissariat trois mois après avoir été violée par son petit ami. Ce texte court et incisif est écrit à la première personne dans un rythme proche d'un slam. S'adressant en partie au policier, il fait ressentir l'absence d'empathie de celui-ci. En écho, on ressent l'humiliation et la révolte de la jeune fille qui sortira du commissariat sans signer sa déclaration.

« Vous prenez mes creux pour des mensonges. Vous expirez fort comme si vous étiez sur le point de vous moucher. Répétez mes phrases afin de les retourner comme moi. Vous m'obligez à devenir mon adversaire. « C'est bien cela qu'il a dit ? Avant ou après avoir bloqué ton bras au-dessus de ta tête ? Tu as dit avant tout à l'heure. Tu ne te rappelles pas ? Tu n'es plus sûre de toi ? » Répondre à vos questions, Monsieur l'Officier

ne libère aucune parole. Le viol continue de souffler mon être. Vous n'ajoutez que ronces et cailloux aux rafales. Des crachats sur des plaies ouvertes. Alors j'essaie de formuler ce qui est en moi, vous me dépossédez de mon fil de mots ô usés d'être répétés. « Article. Sans balbutiement cette fois. » Vous me forcez à parler plus fort, si fort que je chancelle. J'ignore comme tenir assise sur une chaise en plastique au dossier poisseux. Je grince. » (p.8)

MAGALI WIÉNER, *Nuit Rouge*, Rouergue, 2021

L'autrice a rencontré de nombreux professionnels, afin de rendre crédibles toutes les étapes de l'enquête, du placement en détention provisoire jusqu'au procès.

Ce roman pour adolescents s'ouvre sur la « voix » du jeune homme, Rodrigues Charpes, qui raconte « sa » soirée de la Fête de la Musique. Dans le déni, il décrit une « scène d'amour » qui se serait déroulée avec Aurélie, celle qu'il aime. Dès le lendemain matin, la police le place en garde à vue pour viol.

La deuxième partie du livre donne la parole à Aurélie, à ses douleurs et à sa difficile reconstruction.

« Que dit Monsieur Charpes pour se justifier ? Qu'il n'a pas compris. Mais il n'y avait rien à comprendre. Quand une jeune femme est ivre, monsieur Charpes, on la laisse dormir tranquillement, on ne s'imagine pas que c'est le bon moment pour obtenir ce que l'on veut [...] Il l'a forcée, il ne lui a laissé aucune possibilité de dire « non » ou de partir. »

*Qui délivre les mots
délivre la pensée.*

Victor Hugo

Constituer cette bibliographie sélective nous a conduites à lire ou relire des œuvres, en nous plaçant résolument du point de vue de l'enfant, jeune fille ou jeune garçon ayant été agressé sexuellement.

L'âge de référence choisi est 18 ans, comme le stipule la Convention internationale des droits de l'enfant. Notre regard sur les œuvres en a été changé. Dès lors, c'est devenu une aventure de lectrices. Pour choisir des textes littéraires et être le plus juste dans les concepts, nous nous sommes inscrites dans le travail réalisé par la CIIVISE. Au cours de ce travail, nous avons toujours pensé à tous les professionnels de l'enfance, aux professeurs, bibliothécaires, éducateurs...

Tout en montrant comment l'héritage culturel pèse encore sur notre conception des rapports sociaux, il s'est agi de garder à l'esprit le contexte historique et social dans lequel les textes ont été écrits et l'état de la société dont ils se faisaient l'écho pour éviter les anachronismes. Nous avons attiré l'attention sur les nombreux viols racontés dans les récits de la mythologie, car celle-ci est enseignée dans les classes du collège. Nous savons bien que « dans l'Antiquité, le concept de vulnérabilité n'existe pas » ... et que « le rapport d'autorité ou de propriété [y] est un élément qui justifie l'acte sexuel sous contrainte¹ » entre un adulte et un enfant. Pour autant, il importe d'apporter aux adolescents, adolescentes et aux enfants qui lisent aujourd'hui ces récits, les informations sur ce qu'est un viol et les souffrances qu'il génère pour l'enfant violé et de mettre ce mot sur l'acte... **Nommer permet de penser.**

Dans notre patrimoine culturel, les contes sont un trait d'union entre enfants et adultes. Situés d'emblée dans un monde imaginaire, ils laissent libre l'espace de l'interprétation. Les

¹ Lydie Bodiou, Michel Briand, Université de Poitiers, dans l'article « Rapt, viol et mariage dans l'antiquité gréco-romaine. L'exemple de Déméter et Koré », in revue *Dialogue*, éditions Érès, 2015

trois contes choisis pour cette sélection sont parmi les plus connus. Il nous est apparu utile d'inviter à leur relecture en choisissant des guides :

- Dans sa lecture du *Petit Chaperon rouge*, l'écrivaine Anne-Marie Garat² souligne la qualité littéraire du texte de Charles Perrault. Cette version écrite du conte est étonnamment riche pour parler aux enfants du besoin de partir à la découverte du monde, mais aussi du danger de rencontrer des agresseurs qui sont d'abord des séducteurs, pour mieux « manger l'enfant. »
- Pour *La Belle et la Bête*, nous avons choisi d'écouter la voix de Jennifer Tamas³ et sa lecture résolument féministe. Elle rend hommage au plaidoyer de Madame de Villeneuve en faveur du droit des femmes à décider de leur vie sexuelle et affective. De quoi animer des discussions en classe à partir de l'œuvre littéraire.
- Le conte *Peau d'Âne* alerte sur le danger d'inceste. Nous l'aimons particulièrement, car il montre un chemin pour s'en protéger. Il faut chercher une personne de confiance à laquelle révéler le risque de subir des violences.

Ces contes ouvrent quelques pistes de travail pour les médiateurs. Les adaptations cinématographiques ont souvent trahi les œuvres jusqu'à modifier leur sens. C'est pourquoi nous pensons qu'il est important de revenir à la lecture des textes eux-mêmes.

Pour les 18^{ème} et 19^{ème} siècles, nous avons choisi quatre auteurs étudiés au collège et au lycée, Molière, Choderlos de Laclos, Maupassant et Zola qui, chacun avec son point de vue, attirent l'attention sur les rapports de domination dans la société de leur temps. Leurs œuvres font entendre avec force la situation de soumission des jeunes filles, dès lors qu'elles sont pubères, et la violence de la domination masculine décrite dans toute sa cruauté.

La deuxième moitié du 20^{ème} siècle et le 21^{ème} siècle marquent une rupture dans la société dont la littérature se fait l'écho. Le mouvement #MeToo a provoqué un choc. Dans cette dynamique de prise de conscience, la société a commencé à être sensibilisée aux violences

² Anne-Marie Garat, *Une faim de loup : Lecture du Petit Chaperon rouge*, Actes Sud, 2004

³ Jennifer Tamas, *Au NON des femmes*, Le Seuil, 2023

sexuelles sur les enfants. **Les écrivaines ont pris une grande place dans ce mouvement de révélation des incestes.** La littérature produite se lit comme engagement dans l'action sociale et politique, au croisement avec l'expérience singulière de l'autrice ou de l'auteur. Ce choix de livres montre le bond en avant fait ces 20 dernières années.

Les autrices insistent sur l'importance de **mettre les mots justes** sur chaque situation de violence. Elles alertent sur le mot « séduction » qui cache « mise sous emprise ». Et « pédophile » qui vient du grec et veut dire « qui aime les enfants », alors que celui-ci leur fait du mal. C'est le mot « pédocriminel » qui devrait être employé, alors que ce mot n'existe toujours pas dans la neuvième édition du dictionnaire de l'Académie française 2023 ! On peut ajouter, au lieu de l'expression « crime passionnel », l'importance de voir employé le terme « féminicide », entré dans le Petit Robert en 2019, mais pas dans celui de l'Académie française. Ces écrivaines font résonner dans l'espace public le sujet de l'inceste et des viols dans l'enfance.

Nous avons été frappées par les échos entre des œuvres à plusieurs décennies d'intervalles. Cela montre la permanence des stratégies des agresseurs :

- Le roman de Christiane Rochefort et le récit de Christine Angot sont deux grands livres pour raconter l'abandon du père, puis son retour quand elles étaient enfants, leur mise sous emprise et l'inceste dont elles furent victimes. Par leur écriture, elles donnent à ressentir leurs souffrances de petites filles.
- Marie Cardinal et Adelaïde Bon, à 40 ans de distance, décrivent l'agression et le viol par un inconnu, alors qu'elles étaient petites filles, viol oublié et mémoire traumatique à l'œuvre. Dans leurs récits si différents, elles montrent toutes deux comment une souffrance dont on ne connaît pas la cause détruit la personne de l'intérieur...
- L'inceste frère sur sœur a longtemps été présenté dans la littérature et la société comme une « fusion passionnelle », un « amour parfait », un moyen de conjurer solitude et adversité, sans regard critique sur ce que cette relation peut détruire pour la jeune femme. À l'inverse, le livre de Marie Nimier montre comment l'emprise du frère sur la sœur a été banalisée, y compris par les parents, et comment elle résiste à la tentative de viol de son frère.

- Nous avons aussi souhaité présenter des livres dans lesquels sont racontés des viols incestueux entre cousins. Certes, la loi ne les qualifie pas ainsi, mais les récits montrent un même aveuglement dans les familles, un système de domination des plus âgés sur les plus jeunes, une honte cachée des enfants qui ont été victimes, donc un traumatisme destructeur pour elles.

À travers la diversité de leurs textes, les auteurs et autrices disent que « la domination sexuelle est une soumission qui atteint les fondements même de l'être⁴ », comme le montrent les nombreux témoignages reçus par la CIIVISE.

Le juge Édouard Durand éclaire l'évolution de la place du père dans la société et aide à comprendre comment une société où règne encore la domination masculine est dangereuse pour les enfants.

« Au cours des 19^{ème} et 20^{ème} siècles, la place du père se voit redéfinie sous la double impulsion, simultanée et indissociable, des droits de la femme et des droits de l'enfant, jusqu'à l'abolition de la puissance maritale en 1938 et de la puissance paternelle en 1970, dates très récentes au regard de l'ancrage de la notion de puissance dans le droit de la famille.

La loi du 4 juin 1970 a substitué l'autorité parentale à la puissance paternelle. Par l'effet de cette loi, le père, si longtemps « maître chez lui » a perdu la puissance et reçu, en partage avec la mère, une autorité dévolue pour assurer la protection de l'enfant⁵. »

La loi accompagne un mouvement – qui s'amorce seulement – de remise en cause d'un système dans lequel la force, la puissance, le pouvoir imprègnent les relations humaines. Édouard Durand, en faisant le lien entre droits des femmes et droits des enfants, propose de porter un regard neuf sur les enfants qui ont été victimes de violences.

L'objectif de cette bibliographie est bien de contribuer à diminuer la tolérance de la société face aux violences sexuelles sur les enfants pour l'éradiquer. Les professionnels de l'enfance

⁴ Neige Sinno, *Triste Tigre*, P.O.L., 2022

⁵ Édouard Durand, « L'évolution du droit de la famille à travers la question de la place du père », in revue *Esprit*, avril 2012

en accueillant les révélations d'enfants victimes de violences sexuelles permettront à la société d'avancer dans cette direction.

Pour progresser sur ce chemin avec sécurité, les professionnels, enseignants, bibliothécaires, animateurs ont besoin d'une formation spécifique, ce qui passe par un protocole national clairement établi comme le propose la CIIVISE.

Lectrices et lecteurs de tous âges, nous pouvons partager l'expérience et la réflexion de l'écrivaine Florence Delay⁶ :

« Ce n'est pas un moindre miracle de songer que la littérature qui est pour tous, n'existe que pour chacun... Chacun y trouve la voix qui s'adresse à sa part irréductible. Chacun y trouve ce dont il a besoin en secret. »

L'expérience singulière du lecteur ou de la lectrice rencontre, par la littérature, celle de l'écrivain et de l'écrivaine. **De nombreux auteurs et autrices de cette sélection font œuvre littéraire à partir de leur histoire personnelle. Néanmoins, leurs textes ont valeur universalisante et permettent de penser que l'on n'est pas seul avec son traumatisme.** La littérature donne les mots pour le dire.

Ce travail reste en mouvement, il est à enrichir. Il conviendra de poursuivre avec des propositions de lecture destinées aux enfants et aux adolescents. Malgré une production qui aborde plus souvent ces sujets en 2023, éditeurs et auteurs sont confrontés à la difficulté de trouver le ton juste et cela d'autant qu'ils sont susceptibles d'être l'objet de pressions, voire même de censure.

Les enfants ont besoin de mettre des mots sur les agressions sexuelles. Ils ont besoin de livres audacieux et ambitieux pour grandir.

⁶ Florence Delay, académicienne, citée dans *La Littérature dès l'alphabet*, Gallimard, 2002

Ouvrages de référence

- AMBROISE-RENDU, Anne-Claude, *Histoire de la pédophilie, 19^{ème}-21^{ème} siècles*, Fayard, 2014
- ARIÈS, Philippe, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Le Seuil, Histoire, 1973
- BREY, Iris, et DROUAR, Juliet, dir., *La Culture de l'Inceste*, Seuil, 2022
- DAVID, Jean Lou, *Violences sexuelles dans l'œuvre de Maupassant*, thèse 2019
- DUSSY, Dorothée, *Le Berceau des dominations, anthropologie de l'inceste*, Pocket, 2014
- GARAT, Anne-Marie, *Une faim de loup*, Actes Sud, 2004
- GRIMAL, Pierre, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, PUF, 1951
- HOMÈRE, *L'Iliade, et L'Odyssée*, Laffont, Bouquins, 1995
- LA DÉFERLANTE, Revue, *Inceste commis par des mineurs, enquête sur un phénomène tabou et massif*, mai 2023
- LACARRIÈRE, Jacques, *Au cœur des mythologies*, édition du Félin, 1984-1998
- MARPEAU, Anne-Claire, « Violences sexuelles dans les textes littéraires », in ROUVIÈRE, Nicolas, dir., *Enseigner la littérature en questionnant les valeurs*, éd. Peter Lang, 2018
- PERROT, Michelle, *Les Femmes et les silences de l'histoire, Les Corps asservis*, Champs libres, 1998
- PETIT, Michèle, *Éloge de la lecture : la construction de soi*, éditions Belin, collection Nouveaux mondes, 2002
- SALAS, Denis, *Le Déni du viol*, Michalon, 2023
- TAMAS, Jennifer, *Au NON des femmes*, Seuil, 2022
- VERDRAGER, Pierre, *L'Enfant interdit : Comment la pédophilie est devenue scandaleuse*, A. Colin, 2013-2020
- VERNANT, Jean-Pierre, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Maspéro, 1965

Henriette ZOUGHEBI

Née le 4 juillet 1947, Henriette Zoughebi a consacré sa carrière professionnelle au développement de l'accès des enfants et des jeunes à la littérature.

Après des études universitaires (Maîtrise) en Histoire à la Sorbonne, elle a obtenu la certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire (CAFB). Conservatrice en cheffe des bibliothèques, elle a dirigé celles d'Aulnay-sous-Bois et de Montreuil.

Dans ses engagements associatifs et militants comme dans ses activités professionnelles, elle a promu et développé des projets de politique publique innovants pour éveiller les jeunes à la culture et ouvrir les lieux de culture à la jeunesse.

Dans le département de la Seine-Saint-Denis, elle a piloté la mission pour le livre et la lecture en Seine-Saint-Denis, conçu et animé le dispositif « Écrivains en Seine-Saint-Denis » et ouvert des résidences d'écrivains.

Elle a fondé et dirigé pendant 15 ans le Salon du livre de jeunesse à Montreuil, en partenariat avec le Centre National du Livre et de la Lecture, la DRAC d'Île-de-France, le Syndicat National de l'Édition, la librairie Folie d'encre, le rectorat de Créteil et l'association des bibliothèques de France.

Chevalière des Arts et Lettres, chevalière dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur et chevalière dans l'Ordre National du Mérite, elle a conçu et dirigé plusieurs livres dont *La Littérature dès l'alphabet* (Gallimard, 2002), elle est l'auteure de *Le Parti pris des jeunes* (Editions de l'Atelier, 2015). Elle aussi dirigé plusieurs publications, dont *Le Guide européen du livre de jeunesse* (Cercle de la Librairie, 1994).

Consciente des promesses et des richesses de la littérature pour la société comme pour chaque lecteur et viscéralement engagée dans les luttes contre le sexisme et les rapports de domination, elle était totalement désignée pour contribuer à la mission de la Commission Indépendante sur l'Inceste et les Violences Sexuelles faites aux Enfants en luttant contre le déni grâce à la littérature.

Florence SCHREIBER

Conservatrice en cheffe des bibliothèques

Responsable des partenariats Réseau des Médiathèques de Plaine Commune (Seine-Saint-Denis)

Directrice des médiathèques de Saint-Denis

Association IDÉOKILOGRAMME

Idéokilogramme mène des ateliers de sensibilisation auprès des collégien.ne.s et des lycéen.ne.s sur des thématiques d'inégalité fille / garçon, de genre, de stéréotypes, et des violences qui en découlent. Ces ateliers prennent la forme de conférences-débats, de conception d'affiches et de réalisation de courts-métrages impliquant les élèves de l'écriture à la réalisation.

L'association intervient notamment dans de très nombreux collèges de Seine-Saint-Denis dans le cadre du dispositif « Jeunes contre le sexisme » mené par l'Observatoire départemental des violences envers les femmes.



Association Idéokilogramme

9, rue François Debergue 93100 Montreuil

contact@ideokilogramme.fr

<https://www.ideokilogramme.fr/>

conception graphique : Fanny Muller

novembre 2023

La littérature pour penser les violences sexuelles faites aux enfants.

Un choix de livres, pour faire ressentir et imaginer par la fiction et le récit, ce que les violences sexuelles représentent pour les enfants agressés et décrypter les stratégies de domination des agresseurs.

Ce choix de textes est particulièrement destiné aux professionnels de l'enfance et proposé à tous et toutes.

Les mots pour écouter et protéger les enfants.



CIIVISE